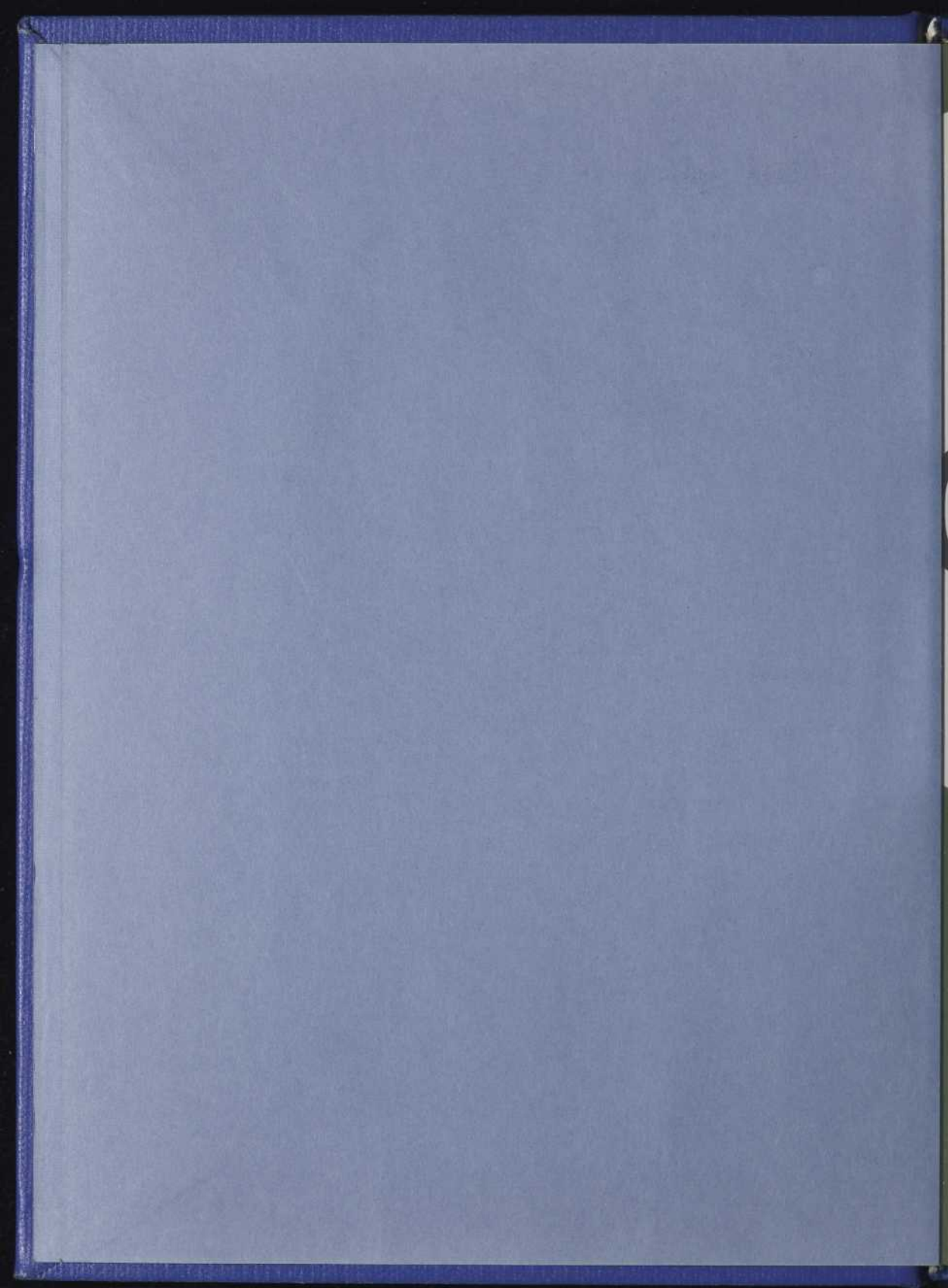


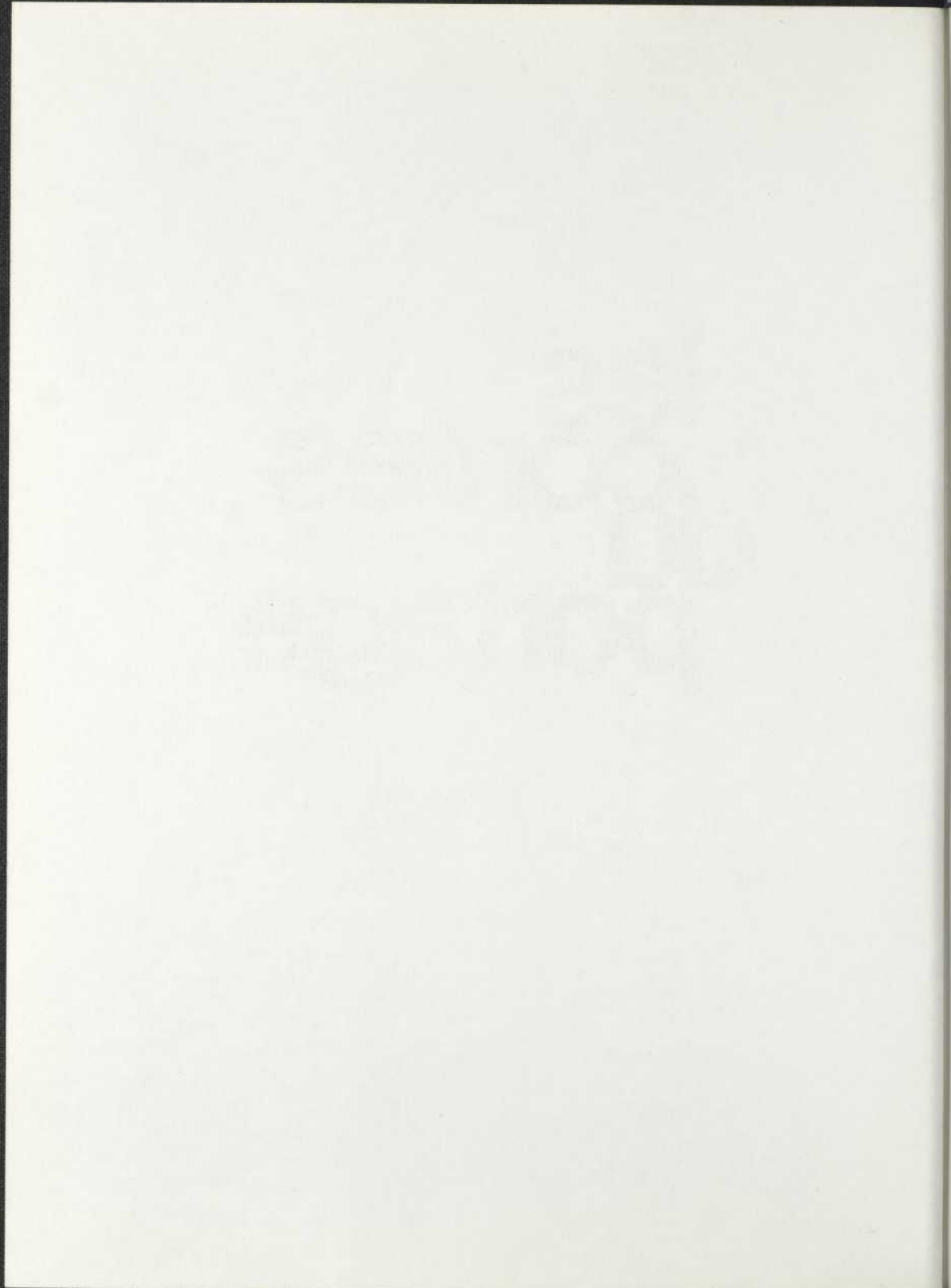
0714



robert lalonde

les contes du portage





les contes du portage

Maquette: Guy Gaucher.

«Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur et de l'éditeur.»

© Copyright Ottawa 1973 par les Editions Leméac Inc.
Dépôt légal — Bibliothèque Nationale du Québec
4e trimestre 1973.

D7302104

robert lalonde

les contes du portage

collection

NI-T'CHAWAMA/MON AMI MON FRÈRE


LEMÉAC

GR
113
Q8L3
15

PRÉFACE

à la mode d'autrefois

Nous avons quitté Montréal le 25 mai 1971, Louise et moi, pour un périple de 4,000 milles à travers le Nord de l'Ontario et le Nord du Québec pour une période de quatre mois.

Notre but était de recueillir à l'état oral des contes authentiques Québécois et Amérindiens à l'aide du magnétophone.

Notre premier arrêt et notre premier contact, via mon frère Marcel, fut Shawanaga, chez les Ojibwés, sur les rives de la Baie Georgienne. L'on nous fit un accueil plein de respect et sans affectation.

Nous y passâmes trois jours, où Louise fut gratifiée d'un talisman en pierre verte, couleur de jade en forme d'une petite tête d'ours. L'on me donna un bas-relief en épinette fait au couteau par un arrière grand-père Ojibwé représentant une mère ourse et ses trois oursons. Je donnai en signe d'appréciation ma ceinture fléchée et plus tard mon harmonica. Dès la première nuit, nous fûmes subjugués par un long rite d'incantations qui dura toute la nuit. On nous apprit par la suite qu'il s'agissait d'un rite d'exorcisme, probablement dans le but

de nous protéger des mauvais esprits et nous assurer un bon voyage.

Ce premier arrêt nous fit comprendre très tôt l'inutilité d'un plan de voyage bien défini que nous abandonnâmes sur le champ. Car, le ou les conteurs nous apparurent dès l'abord comme de perpétuels itinérants qu'il fallait suivre à la trace et dont les pistes s'échelonnaient selon une trajectoire très vaste et imprévisible.

Dès ce moment, l'essentiel pour nous s'avéra être le facteur temps et le facteur humain, en nous fiant au hasard des rencontres. Nous adoptâmes la méthode du oui-dire ou du bouche à oreille, prenant note de toute personne susceptible de nous renseigner sur le ou les conteurs de telle région en particulier.

Il serait beaucoup trop long ici d'énumérer tous les endroits visités, tous les détours contournés, tous les trajets en chaloupe, les marches fréquentes de 6 à 7 milles en forêt, magnéto à l'épaule, afin de glaner par-ci, par-là, cette denrée rare qu'on appelle le conte, aux sources fort lointaines et transformé de génération en génération.

Mais d'abord qui était le conteur?

Le conteur québécois était un personnage de la belle époque de la coupe du bois. C'était l'amuseur public, le troubadour itinérant, le comédien aux ripostes enjouées, engagé surtout dans les camps pour divertir les bûcherons pendant la fin de semaine et un soir ou deux sur semaine. En moyenne, il devait selon son contrat, conter deux soirs par semaine, pour une période d'environ deux heures. Et cet homme, à l'imagination fertile et au verbe savoureux racontait des histoires de loup-garou, de Tit-Jean, de chasse-galerie à ces hommes à la vie dure. L'hiver, il était engagé le premier dans les chantiers par les compagnies de bois et l'été on l'engageait

sur les bateaux des Grands Lacs pour divertir les passagers et les membres de l'équipage.

Quant au conteur amérindien, son rôle et sa fonction revêtaient un caractère sacré. Il était le dépositaire de la petite et grande histoire de sa tribu. Il en était le gardien attitré et le protecteur. Il était le récipiendaire de la tradition orale des générations antérieures. Mais sa tâche et sa qualité consistaient surtout à transmettre son savoir à son entourage, leur faire valoir les mérites et les légendes entourant les faits et gestes de la tribu. Ces séances pouvaient durer pendant de nombreuses heures qu'on écoutait avec un profond respect, car c'était la voix des ancêtres qui parvenait ainsi jusqu'à eux.

Quels genres d'hommes étaient les conteurs québécois?

La plupart du temps c'étaient des hommes de chantier, des nomades de la forêt, qui, à l'occasion, pratiquaient de menus travaux, soit autour du camp ou à la cuisine, ou parfois dans l'arpentage ou la prospection. Les conteurs avaient la vénération et le respect des hommes d'alors, tant ceux des chantiers que des environs, en somme de tous ceux qu'ils cotoyaient. Car ils étaient aussi les porteurs de nouvelles d'un village à l'autre. Ils étaient attendus à cent lieues à la ronde, car en cours de route, ils pouvaient durant une veillée de temps, distraire tout un village.

Comme la réalité était dure à affronter, et le quotidien laborieux et difficile, alors cet homme, le conteur, d'une histoire les prenait en mains et les transportait au monde merveilleux du rêve. A la réalité du dur quotidien il mêlait la fantaisie et la tendresse. (Comme témoignage de cette réalité difficile transposée par le rêve, nous avons inclus «Propos d'un prospecteur» par A. Lanthier.)

De son cru et de son débit imagé, le conteur révélait le langage du coeur et du corps, mêlés d'espoir et de déceptions, sim-

plement, comme ça, comme la vie, «comme c'est mené», nous avait dit Pétoche, un vieux de la vieille. Le bûcheron, le draveur, l'arpenteur, le mineur, l'habitant, la vieille fille, chacun y avait son compte.

Ainsi à partir d'une histoire locale, grossie par l'imagination, un conte se formait selon l'humour des gens et à la démesure de ces vastes espaces vierges. Ces témoignages révélaient mieux que tout l'âme du peuple, pittoresque, simple et hardie.

Dans un même village, un seul conte pouvait subir plusieurs métamorphoses et comportait souvent plusieurs versions. Selon l'expérience du conteur, se mêlait le fait vécu à l'irréel. Bien souvent, il se servait d'un fait dont le village avait été témoin à un moment donné.

Ainsi la petite histoire de tous les jours du village trouvait une nouvelle dimension. Transformée par les paroles magiques du conteur, elle reflétait l'âme collective de tous les gens assemblés pour l'entendre. Bien souvent, tel personnage escroc ou ratoureur, tel, Corne-en-cul, ressemblait à un personnage bien connu de la place. Les contes mêlés de quotidien et de merveilleux, nous renseignent en même temps sur les us, moeurs et coutumes de ses habitants et leur mentalité propre.

Certains contes, comme par exemple, «La complainte d'un vieux garçon» ou «Au fil de l'os» par Pierre St-Amour, étaient dits sur un ton personnel comme si le conteur lui-même avait vécu l'expérience.

Ces contes recueillis à l'état brut, sont le témoignage vivant d'une tradition orale remontant le cours des siècles. Ainsi, nous avons constaté une certaine interinfluence entre les contes québécois et amérindiens, en particulier «Le canot du Nord».

Ce conte, originaire de l'Europe, a des sources en Saintonge, dans le Poitou, dans la province du Maine, en Anjou et

en Normandie. Au début, il était question de chevaux, calèche et cavalerie, qui tous montaient dans les airs pour une ballade infernale. Au contact d'ici, il se transforma peu à peu, et le tout fut transposé par le canot, dont chacun se servait pour voyager.

Par ailleurs, il est probable que la réciproque fut vraie aussi pour certains contes amérindiens, comme en témoigne le conte nommé «Le trappeur de Batchawana» où le farfadet, à la pipe immense et au mousquet plus lourd que lui, nous rappelle les lutins espiègles ou bienfaisants des premiers temps de la colonie.

Quant aux contes amérindiens, nous fûmes étonnés par leur beauté et leur ampleur. Au contact des Ojibwés que nous avons rencontrés, nous apprîmes à connaître leur profond respect de la nature et de la personne, leur façon juste de concilier les forces de la nature avec les forces humaines.

Leur hospitalité, en la personne de Dan Pine, et en particulier son enseignement de leurs traditions, sut nous émouvoir à plus d'un titre. Leur culte et leur amour de la nature se traduit autant par le geste, le silence que par la parole, témoignage vivant, profond et tenace d'une culture ancrée aux racines même de l'humanité. Cette culture vivace, s'exprime par le respect du beau dans sa totalité, c'est-à-dire le respect du sacré à l'intérieur et à l'extérieur de l'humain, le tout nuancé d'un humour parfois espiègle et de bon aloi.

A notre grand regret, il nous fut difficile de trouver l'authentique conteur du temps et beaucoup de contes nous furent transmis par tierce personne ou par ouï-dire.

Plusieurs furent rapaillés d'une façon des plus inusitées, d'un village à l'autre, parfois à des centaines de milles de distance l'un de l'autre.

Ces contes, ou plutôt ces témoignages, reflètent si bien la mentalité d'une certaine époque, que par respect pour ce temps et aussi par nostalgie, ils furent laissés dans leur version originale. Leurs contenus furent respectés dans la mesure du possible, et seulement, par nécessité de l'écriture, la forme fut quelque peu modifiée pour faciliter la lecture. C'est pour cette raison également que nous avons cru bon de mettre les contes québécois séparés des contes amérindiens, car il faut dire qu'aucun des contes ne fut recueilli dans cet ordre, où l'aventure et l'imprévu nous accompagnaient à chaque détour d'une visite ou d'un récit.

A tous et chacun, à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil, nous leur disons un grand et chaleureux merci!

Robert Lalonde

CONTES QUÉBÉCOIS

CONTERS GUEBEC

LA COMPLAINTE D'UN VIEUX GARÇON

Quand j'étais très jeune, mon père avait coutume de dire: «Une femme qui siffle, appelle le diable».

En grandissant la peur des femmes m'a pogné comme de raison et je suis resté célibataire.

Ainsi, les années passèrent et je n'avais toujours pas de compagne. Je pratiquais le métier de bûcheron un peu partout, loin de mon village, selon les saisons.

Ainsi, les années passèrent à me mortifier tout seul d'un coin à l'autre du pays. Les gens avaient beau dire: «Marie-toi, y'en restera toujours assez». Je ne pouvais me décider, malgré que durant ce temps, j'avais pu m'acheter une terre et une maison.

Ainsi, les années passèrent, l'une poussant l'autre. Le p'tit train faisait son chemin, mais le silence de ma maison m'était devenu de jour en jour de plus en plus intolérable. Je commençais de plus en plus à trouver la vie insupportable, seul à reprendre mes bas, seul à repasser mes chemises, toujours seul à dormir, à manger, à rouler mes cigarettes. «Faudrait pas que la vieillesse me pogne arrangé de même» que je me disais.

La solitude me harcelait souvent, surtout le soir, en veillant seul, sur mon perron assis sur ma chaise berceuse, par les belles soirées d'été.

L'hiver, c'était pire, malgré les veillées au camp de bûcheron avec les amis. Et je me disais souvent, le soir, après une dure journée: «Pourtant, m'a venir à bout de me décider un de ces quatre matins».

Mais au printemps, c'était carrément intenable. Mises bout à bout, les années s'étiraient comme un fil sans fin ni commencement. Pour tout dire, j'étais tanné de vivre seul, les pieds en guinguette sur le bout du poêle, la tête en goguette sur le bout de la table, seul avec mon chien et ma pipe. Quand quelqu'un commence à parler aux murs et qu'ils commencent à répondre, là c'est grave.

Ainsi, comme j'étais tanné de vivre seul, un beau jour de mai, je décidai de prendre la route à la barre du jour, pour me trouver une compagne.

Ça sentait bon les fleurs nouvelles, les oiseaux chantaient et j'avais le coeur gai. La première femme que je rencontrai sur la route était jeune et jolie et je la saluai aussitôt:

«Bonjour mademoiselle, comment ça va?»

— Ça va bien, dit-elle.

Mais j'étais gêné que l'diable et ne pus trouver d'autres mots à lui dire. Faut croire qu'elle était gênée aussi car elle garda aussi le silence. On s'est laissé sans rien se dire de plus, et je poursuivis mon chemin.

J'en rencontre une autre un peu plus loin, moins jeune et moins jolie, plus âgée, et je la saluai aussitôt: «Bonjour mademoiselle».

Mais, au deuxième coup d'oeil, je m'aperçus en l'approchant, qu'elle était mal habillée que l'diable. Son tablier était tout taché, ses bas lui pendaient jusqu'aux genoux et sa robe était tellement grande qu'elle aurait pu nous porter tous

les deux. «Non, ça ne ferait pas,» me dis-je et je continue ma route.

Envoye-s-y ça! Je fais encore un autre bout de chemin et vers midi, j'en rencontre une troisième, un peu plus vieille que les deux premières, beaucoup moins jolie et moins jeune. Je la saluai poliment:

«Bonjour mademoiselle!»

Elle me dévisagea et me salua poliment. Mais sa voix! oh! c'était effrayant, elle était trop haut montée et ça me faisait «gricher» les oreilles. «Non, me dis-je, ça ne ferait pas, allons voir un peu plus loin.»

Un peu plus loin, je rencontrai une vieille...

...mais vieille! beaucoup trop vieille à mon goût, déjà les tempes lui grisonnaient et les sourcils lui poussaient de travers.

Je poursuivis ma route, et vers 4 heures, je rencontre une autre vieille...

...mais vieille! encore plus vieille! Elle cassait de la voix encore plus et le menton déjà lui allongeait un peu. Non, ça ne ferait pas! Je fais encore un autre bout de chemin marche pis marche encore.

Vers l'heure du souper, je rencontre une autre vieille...

...ah! mais bon-yenne! qu'elle était vieille. Ah! elle avait de grands cheveux tout tordus qui lui descendaient jusqu'au bas du dos qui légèrement déjà courbait vers la terre. Pis, elle était vieille, trop vieille.

Toujours est-il que je fais encore un autre bout de chemin, marche pis marche. Pis là, je rencontre une autre vieille encore...

...mais, c'était de pire en pire! qu'elle était vieille celle-là! bon-yenne! qu'elle était vieille! Elle avait le menton tout fourchu, les oreille falotes et les jambes raides comme des chicots. «Non, ça ne ferait pas, me dis-je, allons voir plus loin.»

Je continuai encore mon chemin et marchai un bon p'tit bout. Là, j'en ai rencontré toute une vieille...

...mais vieille, vieille, c'était ben effrayant. Elle avait les jambes touche-à-terre quasiment, le nez dans le menton, et n'avait pas assez de deux bâtons pour la soutenir.

Je continue encore ma route, marche, pis marche encore. Pis, v'là, que j'en rencontre une autre...

... mais, qui était tellement vieille... qu'elle commençait à avoir de la mousse dans le visage. Ah! oui! bon-yenne! elle était tellement vieille, avec ses p'tits yeux de souris, que je me suis dit: «C'est comme rien, je n'en verrai pas d'autres.»

Je marche encore, marche, pis marche encore. Finalement, juste avant la brunante, j'en ai rencontré une autre vieille...

...mais vieille! plus vieille encore que toutes les autres! Elle avait d'la mousse partout sur le visage et les oreilles et même sur le bout du nez. Elle portait dans le temps toutes ses années passées, c'était pas drôle de la voir.

J'ai marché encore, pis là, ce fut la dernière rencontre que je fis et pas d'autre. Non, décidément ça ne ferait pas non plus.

Je m'en suis revenu seul chez moi à la nuit tombante. Les étoiles brillaient, la lune se montrait, et je me suis dit: «Ça sera pour une autre fois.»

*Pierre St-Amour, né en 1904,
N-D. de la Salette, Qué.*

AU FIL DE L'OS

La nécessité m'amenait partout d'un bord à l'autre du pays, comme homme à tout faire.

Dans ce temps-là, je travaillais dans les camps, lorsque je décidai de tout lâcher et de m'en aller.

Je marchais sur un chemin de portage, avec mon gros havresac sur le dos, lorsqu'il commença à faire noir.

Je me suis dit: «Motadit! y faudrait pas que je couche dans le bois.» En marchant un peu, j'aperçois une petite lumière au loin, et je me dis: «M'a toujours aller voir pour coucher là...»

J'y ai trouvé un vieux avec sa vieille, un grand vieux pis sa vieille qui était pas mal vieille. J'ai demandé pour coucher, ils m'ont dit: «Oui, vous pouvez rester à coucher.» On m'a fait à souper, et après le souper le vieux me demande à brûle-pourpoint d'un ton sec:

— Ton manteau est-il trempé?

— «Non, mon manteau n'est pas trempé,» que je lui répondis.

— «Ote ton manteau» qu'il me dit. Son ton de voix était sans réplique et il me regardait droit dans les yeux. J'étais mal à l'aise et pour lui faire plaisir, je prends mon manteau, pis je le pends au clou du mur. Je m'assis de nouveau.

Après une escousse, il me demande, quasiment d'une voix enragée:

- Ta chemise est-elle trempe?
- «Oh! non, ma chemise n'est pas trempe,» dis-je en regardant le plancher.
- «Oui, oui,... est trempe ta chemise, regarde.» Comme il me dévisageait carrément, je ne voulus pas l'insulter à vouloir le contredire. Il faut parfois savoir surveiller ses paroles. J'enlève donc ma chemise et je la pends au clou du mur, et je pris place de nouveau dans mon coin.

Le temps passait lentement. On aurait dit que l'horloge s'était arrêtée. Rien ne bougeait dans la place. Le vieux bourrait sa pipe et la vieille me regardait sans dire un mot. Je commençais à me demander des questions, lorsque soudain le vieux me dit:

- Tes culottes sont-elles mouillées?

Cette fois-ci je crus bon de garder le silence. Sait-on jamais?

...Oui, elles sont mouillées, «me dit-il, sans me donner le temps de répondre, ôte-moi ça.»

Je commençais à être gêné devant la vieille et je me demandais que l'diable... et j'avais peur. On pouvait entendre les étincelles craquer dans le foyer et la lampe sur la table roucouler doucement. A-t-on déjà vu faire tant de cérémonies pour avoir un repas et un lit? Il faisait déjà très noir dehors, et comme j'étais déjà fatigué d'une dure journée, je décidai de lui obéir. J'enlève donc mes culottes et les pends au clou du mur. Et de nouveau je me rassis.

Un quart d'heure se passa ainsi qui me parut un siècle. Je ne savais comment me mettre tant j'étais gêné. Je me croisais une jambe sur l'autre. Les sourcils en colère, il avait l'air mauvais le bonhomme. Ensuite il me dit d'une voix blanche:

- Ton linge de corps est-il trempe?
- Non, mon linge de corps n'est pas trempe, pantoute.

— «Ote ça, qu'il me dit, j'te l'dirai pas deux fois.»

Il alla chercher un grand couteau de dessus la table, dont il me menaçait. J'en tremblais, j'avais peur que l'diable. J'enlève donc mon linge de corps et le pendis à la même place que les autres au clou du mur. Maintenant, j'étais gêné. De nouveau j'allai me rasseoir.

Je n'osais regarder nulle part et le temps se passait comme il pouvait; on aurait dit de la mélasse gelée en plein hiver.

Après une escousse, le vieux me dit, d'une voix toujours aussi menaçante:

— Tes sous-vêtements sont-ils mouillés?

— «Non, ils ne sont pas mouillés,» dis-je faiblement.

— Ote ça, qu'il me dit, j'te l'dirai pas deux fois. Il parlait raide le vieux. Il pogne son couteau comme pour m'en donner un coup.

Là, j'ai eu peur... il a fallu que j'ôte ça et que j'aille les porter à la même place que les autres. Je le fis à reculons. J'étais nu comme un ver, et je me plaçais les mains là où je pouvais. J'étais vraiment gêné devant la vieille et je n'avais rien pour me cacher excepté mes mains. J'eus beau m'entortiller sur ma chaise comme je pouvais; j'en étais quand même très gêné.

Au bout d'un certain temps, le vieux encore me dit, d'une voix farouche et autoritaire:

— Ta peau est-elle mouillée?

— Non, ma peau n'est pas mouillée.

Il me dit aussitôt: «Enlève-moi ça, j'te l'dirai pas deux fois.»

Je prends donc un couteau et je commence tranquillement à m'enlever la peau. Je commence à couper ça comme je pouvais, par fines lanières, en commençant par les orteils. Je «pleumais» ça comme je pouvais. Puis je montai jusqu'aux genoux, jusqu'aux cuisses, et jusqu'au ventre. J'en arrachais que l'diable... mais il a fallu que je me pleume d'un bout à

l'autre quoi, c'était pas drôle. Après ça, j'ai pendu ma peau à un clou.

Immédiatement après ça, le vieux me dit: «Tes os sont-ils mouillés?»

— Ah! non! mes os ne sont pas mouillés.

— «Enlève-moi ça, ces os-là, qu'il répondit d'un ton sans réplique.

C'était un grand vieux, encore dans la force de l'âge et je décidai de lui obéir. Il a fallu que j'ôte tous mes os de dessus moi, y'en restait plus un seul. Je commençai donc par les os du bas et terminai par le crâne.

Toujours que j'ai réussi et j'ai pendu mon paquet d'os sur le mur. Et de nouveau, je m'assis de peine et de misère dans mon coin.

Ensuite il me demande:

— Tes tripes sont-elles trempes?

J'ai dit: «Non, mes tripes ne sont pas trempes.»

Mais motadit! il a fallu que j'enlève mes tripes, la panse et tout le reste et que je pende ça encore.

Quand j'eus fini et qu'il ne me restait plus rien à enlever, le vieux me fit signe d'aller me coucher.

Je me suis couché au plus sacrant. J'avais très hâte d'être rendu au matin pour me lever au plus tôt et sacrer mon camp de d'là.

Rendu au matin, je m'éveillai en silence sans éveiller le vieux et la vieille. Je me dirigeai aussitôt vers la cuisine où mes choses étaient pendues au clou du mur. J'ai tout remplacé ça comme j'ai pu, les tripes, les os, ma peau, mes sous-vêtements, mon linge de corps, mes culottes, ma chemise et mon manteau.

Entre-temps, le vieux et la vieille s'étaient réveillés. On me fit un très bon déjeuner que je mangeai en vitesse. Pis après, j'ai pris mon chapeau, les remerciai, pis j'ai sacré mon camp et ça finit là. Ah! oui! serpent!

*Pierre St-Amour, né en 1904,
N.-D. de la Salette, Qué.*

LA PRINCESSE BELLE COMME LE JOUR

Il était une fois, une pauvre vieille, qui avait perdu son mari. Elle avait trois fils, dont le dernier s'appelait «Tit-Jean». Ils étaient pauvres sans raison. Ils n'avaient pour vivre qu'une maigre vache qui broutait comme elle pouvait le long des clôtures.

Un jour, le roi de la place se fait voler sa fille par un gros géant et pour le rejoindre, il fallait traverser la mer. Le roi fait battre les bans et fait savoir à tout l'monde:

«Celui qui ramènera ma fille chez moi, l'aura en mariage.»

Tous les célibataires de la région s'essayèrent du plus jeune au plus vieux, mais tous durent s'en revenir bredouilles.

Enfin, le plus vieux des trois enfants de la vieille femme dit à sa mère:

«Si vous voulez, je vais y aller pour essayer de la reprendre.»

Il était gros et fort et comptait sur sa force de cheval pour vaincre le gros géant et ramener la princesse.

— Pauvre petit garçon, dit-elle, que vas-tu faire là?

Mais il avait son idée et décida quand même de s'essayer. Il se prépara pour un long voyage en mettant dans son sac toutes les provisions qu'il pouvait prendre.

Il part et sur sa route, il rencontre une vieille femme. C'était une fée déguisée et il ne le savait pas. Elle lui dit poliment :

« Bonjour mon petit garçon. »

Elle lui parle bien, mais lui, bourru, grossier, n'en fait pas de cas. Effronté et polisson, le plus vieux des garçons l'envoie promener.

Il eut beau continuer son chemin, mais il dut s'en revenir au bout de deux jours, car ses efforts ne menèrent à rien. Il se trompa de route plusieurs fois. Il s'égara dans les bois. Il manqua de provisions. Bref, on aurait dit que tout s'était ligué contre lui pour l'empêcher de se rendre à la mer et ravir la princesse.

Le deuxième des frères voulut s'essayer à son tour. Il alla voir sa mère et lui demanda la permission de traverser les mers pour conquérir la princesse. Elle lui dit oui car elle le savait plus rusé qu'un renard, et plus habile qu'un corbeau.

Celui-ci se mit en route aussitôt, n'emportant avec lui qu'une corde et un canif. Il voulait ainsi capturer le géant par un piège quelconque qu'il fabriquerait lui-même sur place.

En chemin, il rencontra une vieille femme qui portait sur son dos un fagot de bois.

— Bonjour mon p'tit garçon, dit-elle en le croisant.

Mais lui, n'en fit aucun cas, il était beaucoup trop fin finaud, croyait-il, pour perdre son temps à bavarder avec une vieille femme à fagots.

Il eut beau continuer son chemin mais fut obligé lui aussi de s'en revenir. Tout d'abord il perdit son canif en voulant traverser la montagne. Puis, ensuite, il échappa sa corde du haut d'un précipice. Découragé, il s'en revint disant que c'était beaucoup trop loin et que la chose n'en valait pas la peine.

Le troisième, « Tit-Jean » était supposé être fou, plus fou que les autres. Il demanda donc à sa mère :

— Si vous voulez m'man, je vais m'essayer à mon tour.

— Voyons, pauvre Tit-Jean, tes frères sont ben plus capables que toi. Ils n'ont pas été capables de rien faire. Que peux-tu faire?

— J'y vais, dit-il.

Il salue sa mère, se fait des provisions, et de bon matin se lève.

Il se met en route à son tour et rencontre la vieille femme qui le salue:

— Bonjour, mon p'tit garçon.

— Bonjour, mémère.

— Que veux-tu faire, mon p'tit garçon?

— Je m'en vais à la rivière couper du bois, pour y faire un bateau et traverser la mer.

— Ah! Oui! dit-elle et pour quoi faire?

Très poli, Tit-Jean l'aida à rentrer son bois chez elle. Rendu là, il lui conte son histoire. Il voulait aller chercher la princesse rendue de l'autre bord de la mer, qu'un gros géant avait capturé.

La vieille femme qui était une fée déguisée lui dit:

«Bateau tu bâtiras, et laisse faire comme ça.»

Par routes de terre, par les bois et par les eaux, Tit-Jean s'en va à la rivière. Rendu là, sur le bord, le soleil était chaud et il s'endort. A son réveil, quelle ne fut pas sa surprise de voir un bateau tout frais bâti, paré pour mer et pour terre, muni de toutes les provisions. Il s'appareille aussitôt, monte la voile, et le voilà parti sur la mer. Un vent très soufflé lui fit prendre sur l'océan la bonne direction.

En s'en allant, un paquet de corneilles en grand nombre vinrent se jeter sur le pont de son bateau. Sapristi! y'en avait tellement que son bateau risquait de couler. Des vagues plus hautes que des maisons, le menaçaient de tous bords et de tous côtés. Les corneilles lui dirent:

«On ne peut pas aller plus loin, car on a trop faim, et si tu ne nous donnes pas à manger, on va périr tous ensemble.»

— Qu'est-ce que vous mangez? dit-il.

— Du lard salé, dirent les corneilles.

— Tenez, en voilà.

Et il leur en donna autant qu'elles en voulurent. Une fois rassasiées, le roi des corneilles le remercia et lui dit:

«Quand tu auras besoin de nos services, tu me le diras et nous serons à ta disposition.»

Puis elles s'envolèrent et disparurent à l'horizon.

Après un certain temps, voilà qu'une trêlée de poissons se collent tous les uns après les autres à la coque du bateau. Ils étaient tellement nombreux que le bateau s'arrêta d'avancer. Bon-yenne! ça marchait pu pantoute! Le bateau s'était figé sur place. Encore du pareil au même, le roi des poissons lui dit: «On est rendu au bout, si tu ne nous donnes pas à manger, on va tous périr ensemble, bout par-dessus bout.»

— Qu'est-ce que vous mangez? s'informa Tit-Jean.

— «Du riz, crièrent les poissons», les yeux tout arrondis par la faim.

Ah! ben, bon-yenne! envoie, il les soigne du mieux qu'il peut. A la fin du repas, le roi des poissons le remercia chaleureusement:

«Quand tu auras besoin de nos services, lâche un cri et nous viendrons à ton aide.»

Puis ils disparurent soudain dans les profondeurs de l'océan.

Finalement, après un certain temps en mer, guidé par un bon vent, il la traversa sain et sauf. Rendu de l'autre bord, il s'informa aux gens de la place où était le château du géant. Il s'était fait passer pour un marchand de sel et d'épices pour ne pas attirer leurs soupçons. Car un étranger aurait été mal vu dans la place, et à leurs enfants, il distribua des bonbons à la tonne pour s'attirer leur amitié. Ceux-ci le renseignèrent et l'informèrent que le géant était toujours absent durant le jour, de sept heures du matin à sept heures du soir.

— «C'est le seul temps où tu peux y aller, car si tu y vas quand il est là, tu es certain d'y mourir», lui dirent-ils.

Quelques-uns lui achetèrent du sel, d'autres des épices, et chacun le traita avec courtoisie.

Donc, le lendemain, Tit-Jean s'amène au château et n'y trouve personne aux alentours. Comme la porte n'était pas barquée, il y entre à pas de loup. Il jette des yeux partout, mais rien, ni personne n'était là pour garder la place. Le géant ne craignait personne, car qui oserait venir le déranger dans son château?

Tit-Jean remarqua aussitôt au pied d'un immense escalier cet écriteau:

«Montez plus haut, vous verrez plus beau.»

Il monte donc l'escalier et rendu au 2ième palier, il remarque un autre escalier avec un autre écriteau, du pareil au premier:

«Montez plus haut, vous verrez plus beau.»

Il monte jusqu'en haut de cet escalier, et rendu au 3ième palier, il y avait un autre écriteau, du pareil au deuxième:

«Montez plus haut, vous verrez plus beau.»

Trois fois de suite ainsi, trois escaliers de suite ainsi, du pareil au même.

Toujours bien, qu'au 3ième palier se trouvait la princesse, belle comme le jour, avec des cheveux couleur de feu. Dès qu'il l'eut aperçu, Tit-Jean lui dit aussitôt ce qu'il venait faire ici et d'où il venait. Elle fit sa toilette en vitesse, pis tous les deux s'embarquèrent sur le bateau et les voilà partis sur la mer loin du château.

Peu de temps après, le géant s'amène fort enragé; faut crèrer que quelqu'un l'avait averti que sa princesse avait pris la fuite en bateau avec Tit-Jean. C'était un géant immense, plus haut que trois hommes, avec le corps tout poilu et des muscles d'acier. Il était tellement en colère, que tous les habitants de

la place allèrent se cacher dans les bois de peur de se faire dévorer par lui.

— «Où est ma princesse?» criait-il d'une voix de tonnerre.

Ses yeux lançaient des éclairs mais personne n'osait s'approcher de lui pour lui répondre.

Furieux, il écrasa de la main quelques maisons autour pour s'apaiser. Dans sa course vers la mer, il écrasa du pied une forêt entière.

Rendu sur le bord de l'océan, il mit sa main en visière et vit un point noir disparaître à l'horizon.

«Princesse!» cria-t-il, «Reviens!» mais seul l'écho de sa voix rebondit de montagne en montagne et si terrible que toute la terre en tremblait.

Il sauta sur son bateau pour se mettre à la poursuite de Tit-Jean et de la princesse. Il soulevait des vagues si énormes qu'on aurait dit un ouragan qui passait par là. Les oiseaux, effrayés, se réfugiaient au sommet des montagnes et des nuages, et les poissons apeurés se cachèrent au fond de l'eau, parmi les algues et les crevasses.

Comme le géant avait un bateau plus vite que celui de Tit-Jean, il manqua de peu de le rejoindre. Mais Tit-Jean, lui, courait par terre et par mer, tantôt par terre, où le géant ne pouvait les rejoindre. On fit ainsi trois continents, par tous les temps.

Bientôt, en pleine mer, au bout du troisième continent, ils le perdirent de vue et le géant dut s'en revenir seul chez lui fort enragé.

Mais, sur le chemin du retour, la princesse faisait des plans en elle-même.

«Voir, songeait-elle, si j'vais marier cet agès-là. Il faut que je m'en débarrasse de quelque manière. «Ainsi elle prend son jonc et le lui montre:

— Tiens, dit-elle, tu vois mon jonc?

— Oui, dit-il.

Et plouche! elle le jeta dans la mer. Il resta fort surpris de ce geste... jeter une bague de même dans la mer... Une belle bague en or! entourée de diamants!

Rendue chez elle, le roi tout heureux de la revoir lui dit qu'il la donnerait en mariage à son sauveteur:

«A la condition, dit-elle, que Tit-Jean soit capable d'aller chercher ma bague au fond de la mer.»

Elle était bien sûre qu'il n'en serait pas capable, voyons! et ainsi elle s'en débarrassait sûr et certain.

Ainsi, de nouveau, Tit-Jean part vers la mer et appelle à lui le roi des poissons pour lui conter ça:

— Grouille pas, lui dit le roi des poissons, on peut t'arranger ça.

Et tous les poissons, à la demande du roi des poissons se mirent à la recherche de la bague, partout, au fond de la mer. L'on chercha et l'on chercha partout, dans les algues, sur les rochers, au fond de la mer, partout l'on chercha. L'on achevait de fouiller toute la mer mais de bague l'on ne trouvait pas.

Tout d'un coup, le roi des poissons se met à regarder les poissons; il lui manquait une petite carpe.

— Ah! se dit-il, si elle peut donc arriver c'te p'tite carpe-là...

Effectivement, elle avait trouvé la bague, mais celle-ci était resté coincée dans une espèce de crevasse de roches et la carpe ne parvenait pas à la déloger.

Aussitôt, le roi des poissons fit venir un petit méné qui eut tôt fait de ramener la bague pour qu'on la remette à Tit-Jean.

Tit-Jean revint au château avec la bague et pas de pardon cette fois-ci, le mariage fut décidé. On célébra les noces par tout le royaume.

J'ai voulu m'y rendre avec le roi des corneilles, mais on nous a sacré dehors, et c'est pour ça que je reste par ici pour vous conter ça.

*M. Honoré Latour, né en 1890,
N.-D. de la Salette, Qué.*

The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the

The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the

The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the

LES BOEUFs À CORNES D'OR

Il était une fois un ogre qui possédait de grandes richesses et comme il était très riche, il avait tout ce qu'un homme pouvait désirer. Il était même plus riche que le roi.

Un bon jour, le roi apprend par un de ses sujets, que le géant ne se servait pas d'une lanterne mais bien d'une lune. On lui fit savoir aussi que Tit-Jean s'était vanté d'être capable d'aller la chercher. Le roi le fit donc venir et lui dit:

- Tit-Jean, tu t'es vanté d'être capable d'aller chercher la lune du géant...?
- Vous savez bien, sire mon roi, que je n'ai pas dit ça, c'est une chose impossible, je vais me faire manger tout de suite.
- Foi de roi que je suis, vas-y, ou je vais te faire pendre à ma porte demain matin.
- Eh bien! mourir pour mourir, je vais y aller.

Mais je vous assure que Tit-Jean était bien penaud. Toute la nuit il ne pensait qu'à ça:

«et comment, se disait-il, je vais m'y prendre pour y arriver...?»

Eh bien, au matin, il se prépare, avec un petit baluchon, quelques galettes de son, un cruchon d'eau, et le voilà parti.

Les gens de la place étaient bien contents:

«Enfin! on en sera débarrassé de Tit-Jean» se disaient-ils.

Il faut dire que Tit-Jean était fin et beau, et toujours prêt à rendre service au roi quand celui-ci voulait quelque chose; c'était toujours:

«Oui, mon roi», et comme il réussissait toujours, ça rendait les autres jaloux.

Ainsi, il s'en allait la tête basse, en se disant:

«C'est bien fini pour toi, mon pauvre Tit-Jean, tu ne reviendras pas, le géant est trop méchant... mais à quoi bon... il faut que j'aille quand même...»

Il cheminait avec ses pensées lorsqu'il entendit une voix:

«Tiens, Tit-Jean, tu pleures? voyons! toi qui es si habile et si fin!»

Il regarde partout autour de lui et aperçoit une vieille mère qu'il s'empresse de saluer:

«Bonjour mère, que faites-vous par ici?»

— Bien, je t'attendais, dit-elle. Je sais que tu t'en vas chez le géant et aujourd'hui il est de bonne humeur car il a eu de la visite. Ne t'en fais pas, voici ce que tu vas faire. Rendu là, il y a un crique à traverser mais il n'y a pas de pont. Tu t'y cacheras jusqu'à la noirceur. Prends ce petit bois et à la noirceur venue, tu le tiendras dans ta main et tu diras: «Par ce petit bois je veux avoir un pont» et quand tu seras traversé tu diras: «Que le pont se défasse,» et il sera défait. Ensuite tu monteras sur sa maison et tu regarderas par la cheminée. Sa femme sera en train de faire de la sauce... prend aussi ce sac de sel et tu en jèteras dans la sauce un peu à la fois. Quand elle y goûtera, elle sera trop salée et il faudra que le géant aille chercher de l'eau en pleine noirceur. Pour ce faire il dira à sa femme:

«Tire sur la corde pour faire monter la lune.»

Toi, pendant ce temps, tu t'allongeras le bras dans la cheminée, tu couperas la corde et tu mettras la lune sous ta chemise.

Ensuite, cours au plus vite au crique pour le traverser, car le géant ne voyant aucune lumière, sera dans une terrible colère. Sers-toi de ton petit bois pour faire et défaire le pont. Mais de toute façon, n'aie pas peur, car les géants ont peur de l'eau.»

— Merci, répliqua Tit-Jean à la vieille femme, je n'oublierai pas. Merci encore une fois.

— Pense à moi et tout va bien aller, dit la vieille femme.

Et voilà Tit-Jean en route. Il était très joyeux car il avait bien confiance de réussir.

Tout-à-coup, il arrive au crique, regarde un peu partout et aperçoit la maison du géant. Tel que la vieille femme le lui avait conseillé, il s'y cache en attendant la noirceur. Il en profite alors pour manger une galette et boire un peu d'eau.

Soudain, voilà qu'il fait noir, très noir comme chez le loup:

«Ca y est, se dit-il, Tit-Jean, faut pas que t'aies peur, fais ton brave.»

Il prend donc son petit bois dans la main et dit:

«Je veux avoir un pont.» Et de fait, il apparaît un bon petit pont. Il s'y faufile presque à plat ventre et monte sur la maison. Il sort son sac de sel et regarde dans la cheminée. La femme du géant est en train de brasser sa sauce et Tit-Jean commence à y jeter du sel, pis encore du sel.

Tout-à-coup, celle-ci y goûte:

«Ah! vieux! la sauce est trop salée. Va chercher de l'eau.»

Le géant prend son sciau et dit à sa vieille:

«Vieille, monte la lune.»

Au moment où la vieille allait tirer sur la corde, Tit-Jean qui attendait, coupe la corde et met la lune dans sa chemise.

Il ne faisait pas de bruit... il saute dans l'échelle et vite! au crique!

Pendant ce temps le géant criait toujours:

«Vieille, tire la corde, monte la lune.»

— Elle est rendue au bout, répondit-elle.

Comme nulle lumière ne se montrait, le géant se choque et entre dans une colère si terrible que toute la terre en tremblait...

Pendant ce temps, Tit-Jean, rendu au crique, se commande un pont, le traverse et il sort la lune de sa chemise pour s'éclairer.

De l'autre côté du crique, le géant qui voyait ça, se mit à crier:

«Avance ici, petit ver de terre, que je te mange.»

Il s'arrachait les cheveux de rage et criait à tous les vents. Enfin, épuisé, rendu à bout, il s'est finalement endormi.

Et voici que mon Tit-Jean s'en allait tout joyeux avec la lune.

Les gens du château en voyant une lueur se sont dit:

«Voilà Tit-Jean avec la lune, comment a-t-il fait?»

Un autre répondit: «Je ne sais pas». Mais tous ont vu que c'était bien Tit-Jean avec la lune. Le roi était bien content et Tit-Jean aussi.

Les autres domestiques étaient maintenant beaucoup plus jaloux de lui. Car vous savez bien que le roi l'aimait encore bien plus. C'était toujours, Tit-Jean par ici, Tit-Jean par là et celui-ci était toujours près du roi.

Ils ont commencé à dire qu'il faudrait s'en débarrasser de ce p'tit Jean-là. Un des domestiques suggéra:

«Je sais quoi faire, on ira dire au roi que Tit-Jean s'est vanté qu'il pouvait aller chercher les boeufs à cornes d'or du géant.»

Ainsi firent-ils, le roi fit venir Tit-Jean et lui dit:

«Tit-Jean, tu t'es vanté que tu pouvais aller chercher les boeufs à cornes d'or! Foi de roi que je suis, tu vas y aller.»

— Vous savez bien, sire mon roi, que ce n'est pas vrai, je n'en suis pas capable. Asteure que je suis allé chercher sa lune, il va me dévorer tout de suite.

— Foi de roi, vas-y.

Et voilà encore mon Tit-Jean qui part, mais il était un peu moins jongleur, car il pensait à sa vieille mémère et s'en allait bien tranquille.

Tout-à-coup, voilà la vieille qui vient à lui:

«Bonjour Tit-Jean.»

— Bonjour mémère.

— Tu t'en retournes encore chez le géant...! Il est très en colère, tu auras besoin de faire bien attention cette fois-ci. Tu arriveras vers l'heure du souper, au moment où le géant, après avoir mangé, s'endormira pour une heure. Quand tu l'entendras ronfler, ne perds pas de temps. Si tu n'es pas revenu et n'as pas traversé le crique avant qu'il ne s'éveille, il te mangera.

— Merci, mémère.

— Bonne chance, Tit-Jean.

Ainsi il part et arrive au crique où il s'assoit. En attendant, il mange une galette et boit un peu d'eau.

Tout d'un coup, il entend le géant qui commence à ronfler: «Ron, ruffle, raffe.»

Aussitôt, il prend son p'tit bois et dit:

«Je veux un pont.»

Aussitôt dit, aussitôt fait, il le traverse, il court aux boeufs et vite! sans faire de bruit, les amène au crique, le traverse de nouveau et dit:

«Je veux que le pont se défasse derrière moi.»

Comme il arrivait de l'autre bord, voilà le géant qui s'éveille et aperçoit ses boeufs de l'autre côté, et Tit-Jean qui leur frottait les cornes pour les faire luire encore plus.

— T'as de la chance, mon ver de terre, lui cria le géant, que je ne puisse traverser, je te croquerais d'une bouchée.

Mais Tit-Jean se moquait de lui:

«T'es bien trop gras pour rien, viens donc! regarde, je suis petit, mais je me fous de toi.»

Et Tit-Jean s'en allait avec les boeufs en chantant.

Quand le roi l'a vu venir, il se frottait les yeux pour mieux voir. Il fait venir le prince:

«Viens voir ça, regarde ce que je vois, c'est-y croyable! C'est Tit-Jean avec les boeufs du géant.»

C'est pas la peine de vous dire que Tit-Jean était encore mieux vu par le roi, pensez donc, des boeufs avec des cornes en or. C'était bien beau, ça brillait tout l'temps et Tit-Jean en avait bien soin.

Or, un beau jour, les valets du roi, de plus en plus jaloux, vont lui dire:

«Sire mon roi, Tit-Jean s'est vanté qu'il était capable d'aller chercher le violon du géant.»

Le roi fait encore venir Tit-Jean et lui dit:

«Tu t'es vanté que tu pouvais aller chercher le violon du géant...? foi de roi que je suis, tu vas y aller ou tu seras pendu à ma porte demain matin à sept heures.»

— Vous n'y pensez pas, sire mon roi, je ne peux pas avoir dit ça, vous savez bien que c'est impossible, son violon est dans sa maison. Il va me voir, me sentir, et certain qu'il me mangera.

— Foi de roi que je suis! vas-y!

Ainsi, voilà encore Tit-Jean qui part, cette fois avec le coeur bien gros. Il se disait:

«C'est fini. Je ne reviendrai pas, il est trop en colère, mais il faut que je m'essaye quand même.»

Encore une fois le voilà en route, mais il était très jongleur... Il rencontre encore sa vieille mémère:

«Bonjour mémère.»

— Bonjour Tit-Jean, te voilà encore en peine, mais prends courage, c'est le dernier voyage, et je vais essayer de t'aider, mais fais bien attention à toi. Quand tu seras rendu à sa maison, sa femme sera seule et le géant reviendra tard dans la veillée... Essaie de te faire cacher par sa femme quelque part dans la maison...

De nouveau, voilà Tit-Jean qui retourne chez le géant et, comme de fait, en arrivant, la femme était seule. Il entre dans la maison et lui raconte son aventure. La femme du géant, qui était bonne malgré tout, lui dit:

«Cache-toi sous le lit.»

Ainsi Tit-Jean se cacha sous le lit du géant, mais il avait très peur et il tremblait de tous ses membres.

Vers les dix heures, son mari arrive... mais il était ivre et il alla se coucher.

Aussitôt endormi, il se mit à ronfler...

«Ron, ron, ruffle!»

Tit-Jean allonge le bras pour prendre le violon, qui était sous la tête du géant, et il touche une corde... Ping!

Il faut dire que c'était un violon magique qui fit un son si fort que le géant s'éveilla en disant:

«Quelqu'un a touché à mon violon.»

— Non, non, lui répliqua sa femme, c'était une souris.

Et comme de fait, le géant voit passer une souris à la tête de son lit. Il se recouche et de nouveau recommence à ronfler... «Ron, ron, ruffle!»

Encore une fois, Tit-Jean allonge le bras... et encore la même chose... il touche une corde... zing! zong!

Mais cette fois, voilà le géant debout! Il commence à regarder partout et à reniffler, snif! snif!:

«Ça sent la viande fraîche, dit-il, c'est certain, il y a quelqu'un ici.»

Il se penche pour regarder sous le lit. Il était tellement pesant, que les planchers en craquaient. Sous le lit, il aperçoit

Tit-Jean, qui n'était pas bien gros, qui ne soufflait pas fort. Le géant fait une de ces colères:

«C'est toi mon ver de terre, je te tiens et je vais te manger. Vieille, prépare le four, il ne m'échappera pas cette fois.»

Mais Tit-Jean lui dit d'un air piteux:

«Je suis bien trop maigre, voyons donc.»

Le géant l'examine...«Et bien oui! dit-il, tu n'as que les os et la peau, je vais t'engraisser.»

Il le mit dans la cave et recommanda à sa femme de bien le soigner:

«Vieille, aies-en bien soin.» Et celle-ci lui donna beaucoup de nourriture, surtout du sucre à la crème, des confitures aux fraises, des tartes aux pommes et toutes sortes de gâteaux.

Un matin, le géant dit à sa femme:

«Vieille, il doit être assez gras, je m'en vais inviter les amis. Fais un bon feu dans le four et prépare un bon souper, on va se divertir.»

Aussitôt sa femme fait un bon feu pour chauffer le four. Elle alla chercher Tit-Jean et lui demanda:

«Comment vais-je faire pour te faire cuire? Mon mari ne me l'a pas dit.»

— Je peux bien vous montrer, lui répondit Tit-Jean, si vous voulez...?

— Oh, oui! dit-elle.

— Placez votre tête sur la bûche et vous allez voir.

Elle se couche donc et Tit-Jean prend la grosse hache et lui coupe le cou. Aussitôt, il la traîne au four, ouvre la porte, pousse la femme dedans et attise le feu de nouveau. Alors, joyeux, il court dans la maison, s'empare du violon et s'enfuit de l'autre côté du crique.

«Je vais m'asseoir un peu» se dit-il et il se mit à jouer du violon qui résonnait à dix lieues à la ronde.

Le géant s'en revenait avec ses invités en se disant:

«On va bien manger et bien danser au son de mon violon.»

En arrivant, il se mit à crier à sa femme:

«Rosalie! Rosalie! viens voir nos invités!»

Mais pas de réponse, Rosalie restait introuvable.

Pendant ce temps, Tit-Jean, toujours assis, jouait de plus en plus fort sur le violon.

Le géant hors de lui, va voir au four et aperçoit Rosalie rôtie:

«Attends! jura-t-il, mon petit ver de terre! que je t'attrape!»

Mais Tit-Jean éclata de rire et se poussa en jouant du violon.

De retour au château, le roi en écoutant les airs que Tit-Jean jouait, se mit à danser et tout le monde à sa suite.

Ce n'est pas la peine de vous dire que Tit-Jean n'avait plus besoin d'aller chez le géant chercher autre chose pour gagner sa vie. Il vécut très vieux et heureux. Et moi qui ai vu passer toutes ces choses, je me suis permise de vous les raconter; si ça vous a plu, j'en suis très heureuse.

Mme Mendoza Vincent, née en 1913,

N.-D. du Laus, Qué.

CONTE DE LARAMÉE

Il était une fois un bien pauvre colon, qui restait dans le fond des bois, loin du monde, et qui était bien pauvre... Cet homme-là faisait du bois pour gagner sa vie et celle de sa famille.

Mais un automne, alors qu'il avait coupé beaucoup de bois et qu'il n'avait pas de quoi à manger, il dit à sa femme: «Allons au village pour essayer de vendre notre bois pour nous procurer du manger pour notre hiver.»

Ah! le pauvre homme! rendu au village, peine perdue, personne ne pouvait en acheter. Ah! il était très découragé et sur le chemin du retour, il dit à sa femme: «C'est-y décourageant! qu'allons-nous manger cet hiver? nous-autres pis notre petite fille? on n'a qu'elle d'enfant, sûrement on va mourir de faim.»

— «Ah...! répondit la vieille, c'est bien décourageant en effet.»

Sur ce, il s'en va dans le bois pour voir toutes ses belles cordées de bois, alignées, prêtes à servir et dont personne ne voulait.

Abattu par le découragement, il s'assit sur une souche, et pleura... Soudain, il entend marcher derrière lui: «Ah! se dit-il, ça doit être un chevreuil, voilà ma chance!» Mais en se retournant, il aperçoit un grand homme, tout de noir vêtu, les sourcils fourchus et le nez pointu... c'était le diable en per-

sonne! et s'approchant du colon, le diable lui dit doucement:

«He! qu'est-ce que t'as à pleurer?»

— Ah! répondit le pauvre homme, je suis découragé, je n'ai pas d'argent, et on va mourir de faim.

— Je peux..., osa lui dire le diable, je peux t'aider, moi. Je vais te procurer de l'argent pour ton année, en attendant que tu vendes ton bois, mais tu voudras bien me donner ta fille en garantie, en mariage comme de raison. Au bout d'un an, si tu ne m'as pas remis mon argent, j'irai chercher ta fille.

Ah! misère de misère, le pauvre homme était tellement désespéré...! et il se rongait les ongles... et il jonglait... donner sa fille au diable! et pour de l'argent, pour vivre; le pauvre colon ne savait pas quoi faire.

Mais le diable insista de nouveau:

«C'est à prendre ou à laisser.»

Ah! le colon se tournait et se retournait sur sa souche et fixait l'horizon, mourir de faim ou donner sa fille au diable! quelle décision! misère de misère! Finalement, à contrecœur, il murmura le cœur brisé:

«C'est d'accord! Je te remets ma fille, si tu n'as pas reçu l'argent.»

— «Ça me va!» répondit le diable tout souriant et il lui avança un gros sac d'argent qu'il déposa sur la terre fraîche de l'automne puis il disparut aussitôt.»

Le soir, à la maison, l'habitant s'en revint le cœur serré et déposa en silence l'argent sur la table. A son air abattu, personne ne lui demanda d'où provenait l'argent, ni sa femme, ni sa fille et les choses en restèrent là jusqu'à la dernière journée.

Au bout d'un an et un jour, chez le même habitant se présente un pauvre vieux, un mendiant, qui, sac sur son dos, avec une canne à la main, frappe à sa porte. Arrivé près de la maison, il fut accueilli par la femme du colon qui lui dit:

«Bonjour, pépère, venez vous reposer, vous êtes sans doute très fatigué?»

— Ah! répondit le vieux mendiant, j'ai bien mal aux pieds.

— Ben! dit-elle, venez passer quelques jours avec nous autres, je dois vous avertir que nous sommes pris avec un gros malheur. Si ça ne vous fait rien de rester quand même, vous êtes le bienvenu.

— Ah! dit-il, vous savez, madame, les malheurs des autres... si je peux vous aider, je vais vous aider.

Dans la maison, elle s'empressa de mettre le vieux mendiant au courant:

«Heh! oui! soupira-t-elle, c'est ce soir que le diable doit venir chercher notre fille, car nous n'avons pas d'argent à lui remettre! Ah! c'est ben décourageant!»

Mais le vieux mendiant l'encouragea en ces termes:

«Je peux vous aider, mais laissez-moi faire. Ce soir, avant qu'il arrive, vous boucherez tous les trous et toutes les petites fentes de votre maison, à l'exception du trou de la serrure. Moi, je m'assoierai à la table pour le recevoir, et s'il y a moyen, le diable ne l'aura pas votre fille.»

— Ah! ça nous rendrait donc un grand service...

— Je vais essayer, continua le mendiant, je vais faire tout mon possible.

L'habitant et sa femme étaient très fiers de voir qu'il pouvait leur rendre service et l'entouraient des meilleurs soins.

Après le souper, ils firent tel que conseillé et bouchèrent tous les trous et toutes les fentes de la maison.

Vers neuf heures du soir, le mendiant leur dit:

«Maintenant allez vous coucher et surtout ne faites pas de bruit, personne! Ne parlez pas, peu importe ce qui se passera dans la maison. Vous allez entendre toutes sortes de bruits, mais, surtout ne dites pas un mot, laissez-moi parler tout seul.»

Mais l'habitant, soudain, se montra méfiant et répliqua:

«Comment vous appelez-vous Monsieur? Vous êtes entré ici et personne ne vous a demandé votre nom.»

— Moi, répliqua le mendiant, je m'appelle Laramée et vous pouvez avoir confiance en moi.

— Ah! c'est bon, se calma l'habitant et suivi de sa femme il se dirigea vers sa chambre à coucher.

A neuf heures précises, alors que l'habitant, sa femme et sa fille sont couchés, ils entendent frapper à la porte, Toc! Toc! Toc!

— Qui c'est ça? demanda Laramée qui veillait assis à la table de la cuisine.

— C'est le diable! répondit une voix au dehors, tu sais, tu m'as promis ta fille, si tu ne me remettais pas mon argent. Le temps est écoulé, pis je m'en viens chercher la fille.

— Ah! bien! entrez donc! lui dit Laramée mais sans lui ouvrir la porte.

— Je vais entrer par un trou, répondit le diable.

— Il n'y a point de petit trou, excepté celui de la serrure.

Durant ce temps, l'habitant et sa femme tremblaient de frayeur et avaient une grande peur bleue qu'il entre et qu'il prenne la petite fille. C'était une peur de pulpe! une vraie peur de peur! une peur de peau! et ils n'osaient prononcer un seul mot.

Le diable, lui, de peine et de misère se tortillait dans le trou de la serrure! et finalement il parvint à s'y faufiler et se fit asseoir à la même table que Laramée qui lui dit aussitôt:

«Tiens! je vais te proposer un marché! Tu veux avoir vraiment la fille?»

— Ah! oui! il me l'a promis, et en plus, il me doit de l'argent... Je suis obligé de prendre la fille, s'il ne me remet pas mon argent.

Une seconde fois, le regardant droit dans les yeux, Laramée lui dit:

«Faisons un marché, veux-tu? Veux-tu conclure un marché avec moi?

— C'est bon, dit le diable, qu'as-tu à m'offrir?

Le mendiant fouille dans son sac, en sort un jeu de cartes et lui dit:

«Viens jouer aux cartes, on jouera seulement 3 parties. Celui qui gagnera deux parties des trois, c'est à lui la fille.»

— Han! Han! ricana le diable, moi je sais jouer aux cartes bien mieux que toi!

— Ça se peut..., lui concéda Laramée, mais jouons quand même.

Les cartes furent mêlées et ils jouèrent aussitôt les trois parties. A la première, Laramée a gagné. A la deuxième partie, Laramée encore a gagné et il ordonna au diable:

«Tiens! ça y est! pas de fille pour toi! je l'ai gagnée aux cartes, va-t-en!»

Oh! oh! mais le diable ne voulait pas. Tout pâle de colère, il se lève se dirige vers la chambre de la fille pour aller la chercher.

Mais Laramée, qui avait un don, aussitôt proclama:

«Que le diable entre dans mon sac!»

Sur ces paroles magiques, pouf! voilà aussitôt le diable précipité tête première dans le sac du mendiant. Le quêteux empoigne le sac et d'une poigne solide en boucha l'ouverture; puis, avec sa canne, il lui donna une tannante de volée par tout le corps, et si raide que le diable se mit à hurler de douleur: «Lâche-moi! Lâche-moi!»

— Je le ferai, dit Laramée, mais faisons d'abord un autre marché. Je vais te donner encore une chance. Nous jouerons 3 soirs de file, au 3ième soir, ça sera final.

Le diable, fou de douleur et tout le corps marqué de coups, répliqua promptement:

«C'est bon, c'est bon, lâche-moi et je reviendrai pour 2 autres soirs»

Aussitôt Laramée relâche sa poigne et le laisse sortir du sac. Celui-ci, sans mot dire, s'enfile le corps à travers le trou de la serrure, en se tortillant comme une couleuvre, et de peine et de misère réussit enfin à y passer et disparaît dans la nuit.

Le lendemain soir, à neuf heures précises, le diable se présente de nouveau alors que tout l'monde était couché. Laramée lui tendit un paquet de cartes et la partie commença. Le diable gagna la première manche et rigolait tout seul: «Heh! Heh! la fille m'a l'avoir! m'a l'avoir, la fille!»

Laramée gagna la deuxième manche et le diable la troisième, il était tellement content qu'il en perdit la tête! Il courut vers la chambre de la fille et comme il allait ouvrir la porte, Laramée dit:

«Le diable! dans mon sac!»

Tête par-dessus cul, le diable plongeait dans le sac que Laramée ferma sur-le-champ avec sa poigne de fer. De l'autre main, il saisit sa canne et lui sapra une telle volée que la maison en tremblait. Il l'a tellement battu, c'était effrayant. Le diable en pleurait des larmes de rage et lui cria morfondu:

«Lâche-moi! j'en ai assez de ces volées-là. Il ne me reste plus que demain soir à revenir.»

Laramée le lâcha et de cap en pied le diable fila par le trou de la serrure.

Le lendemain soir, à la même heure, alors que tout le monde était couché, le diable se présente de nouveau.

— Heh! heh! ricana le diable, je me suis pratiqué à jouer aux cartes, à nous deux, mon quêteux.

— Ah! répliqua Laramée, nous verrons bien, tu ne l'auras pas la fille.

— Ça se peut, mais viens essayer, un marché c'est un marché, essaye pour voir.

Ils se mettent à table et commencent à jouer. Sur-le-champ, le diable emporte la première partie.

— Ah...! Ah...! j'te l'avais dit que je gagnerais.

— Je te dis pas que tu ne gagnerais pas... reprit Laramée un peu mal à l'aise. Alors se reprenant, il fit appel à toutes ses ressources et après un dur combat il remporta la deuxième manche.

Il ne restait plus que la dernière manche, la plus décisive, celle qui déciderait du sort de la pauvre fille.

Les deux adversaires se regardaient l'un et l'autre en silence, se mesurant du regard et se guettant comme chien et loup. On prit un paquet de cartes neuves et la partie commença. Au bout d'un quart d'heure d'efforts intenses de part et d'autre, l'on entendit une clameur effroyable retentir dans la cuisine! Le diable avait perdu, et passait sa colère en sacrant et en fessant sur les meubles. C'était bien effrayant de l'entendre.

Puis, à nouveau silence complet et soudain voilà que le diable recommence de plus belles, les vitres, les chaises de la maison en tremblaient!

Laramée lui dit: «Cesse ton vacarme sinon je te fais rentrer dans mon sac.»

Mais le diable rouspétait et de mauvaise humeur répétait en criant:

«Mais, il me faut la fille, il me la doit.»

— Ça ne fait rien, reprit Laramée, tu l'as perdue aux cartes ainsi que ton argent. Ferme ta gueule sinon je t'embarque dans mon sac.

Soudain le diable fait semblant de se lever pour s'en aller... et en passant près de la porte de chambre, il allait l'ouvrir pour pogner la fille, quand Laramée s'écria: «Que le diable entre dans mon sac!»

Plus vite que l'éclair le diable fut emporté dans le sac et Laramée lui donna une telle raclée que les montagnes en tremblaient. C'était effrayant de l'entendre crier et se lamenter, tous les troncs d'arbres en vibraient aux alentours.

Laramée lui dit: «Tu me la donnes la fille ou bedon tu veux une autre volée de coups?»

— Ouille! aie! mon dos! mes membres, s'écria le diable dans le sac, assez! c'est assez! lâche-moi, jamais plus je ne reviendrai.

Laramée le laissa partir et le diable fila comme une flèche à travers le trou de la serrure. Il courut tellement vite que la terre en tremble encore d'un bout à l'autre du pays.

*Mme Elise Leclair, née en 1890,
Lac Campion, Qué.*

LE CONTE DE RICHARD

Il était une fois un couple très âgé qui n'avait qu'un seul enfant, un grand garçon qui commençait à être pas mal vieux garçon.

Un jour, ces vieilles gens lui dirent: «On va se donner à toi, mon garçon, mais jamais tu ne dois vendre la terre. Même si un jour tu te maries, reste toujours sur notre terre.»

Et le vieux père conclut: «J'ai un beau pommier et je l'adore mon pommier. Je ne veux pas qu'il passe dans les mains de personne. Garde la terre, et dessus tu vivras comme tu pourras, elle a su si bien nous faire vivre.»

Le garçon, du nom de Richard, promit à son père et à sa mère de ne jamais la vendre la terre.

Après un certain temps, les deux vieux moururent et le garçon se dit en lui-même: «Mon père m'a montré un bon métier, celui de cordonnier. Asteure qu'ils sont morts, je pourrais le pratiquer et vivre sur la terre quand même, dans la maison de mes défunts parents.»

Il conte ça à un de ses amis: «Si j'avais quelques piastres, je m'achèterais de quoi pour pratiquer mon métier, car moi, la terre je n'aime pas ça. Mais je resterais sur la terre quand même, dans la grand'maison de mes défunts parents.»

Son ami lui répondit: «Ecoute, viens travailler pour moi. Fais toi quelques piastres et ensuite tu pourras pratiquer ton métier. En attendant, trouve-toi un petit logis au village, et laisse faire la grande maison.»

Richard s'en va donc travailler chez son ami, un cultivateur de la région. Au bout d'un certain temps, il est revenu chez lui et s'achète ce qu'il fallait pour pratiquer son métier.

Un jour, en clouant une semelle de chaussure, il se cogne un pouce! et lâche tout un ouac! Il s'était fait mal et s'était mis à sacrer, mail il sacrait! c'était ben effrayant!

Soudain, près de lui, il entend marcher... c'était le diable qui arrivait et qui lui dit:

«Ecoute donc, tu sacres ben, toi mon garçon? ! Si tu continues, m'a être obligé de t'emmener. Je vais t'emmener en enfer, tu sais, parce que tu sacres de même.»

— C'est pas de ton affaire, répondit Richard, pis décolle.

— Sois pas trop grossier, sinon je vais t'emporter tout de suite.

Et l'affaire reste là pour un moment, mais Richard avait son idée et lui dit: «Ben, laisse-moi aller dans ma chambre chercher mes affaires, pis je vais te suivre où tu voudras.»

— C'est bon, répondit le diable, je t'attends.

Richard avait reçu un violon magique en cadeau et aussitôt entré dans la chambre il le décroche, se met dans la porte et commence à jouer.

Le diable, debout près de la porte, se met à danser, et plus Richard jouait du violon, plus l'autre dansait.

Le diable n'en pouvant plus, béguya: «Ec... ec... eco... écoute! Je... je veux... pas... pas... dan... danser toute la nuit. Sers... sers... sers ton... sers ton violon pis viens-t-en avec moi.»

— Ah!non! répondit Richard et il le fit danser de même trois jours et trois nuits de suite.

Oh! mais le diable était fatigué, à bout de reins et tout tordu d'avoir tant dansé. A bout de gémissements, il bredouilla

d'une voix cassée: «Arrête, arrête, je vais m'en aller. Faisons un marché, si tu sacres plus, je ne reviendrai plus, mais si tu sacres encore, j'aurai le droit de revenir ici, trois fois de suite, et la troisième fois, je t'emmène.»

— C'est bon, dit Richard, marché conclu.

Le diable s'en va sur-le-champ et Richard se remet à l'ouvrage. Quelques jours se passèrent sans accroc, mais un matin, en donnant un coup de marteau sur un soulier! torrieu! il se cogna le p'tit doigt! oh! par exemple! c'était ben effrayant comme il sacrait! c'était pire qu'un fleuve de sacres que l'eau charrie au printemps! Tellement qu'une bordée de jurons parvint aux oreilles du diable qui se montra de nouveau: «Aie! tu m'avais promis d'arrêter de sacrer, pis c'est pire! Ce coup-ci, y'a pas d'attendage, je t'amène.»

— C'est bon, reprit Richard, assis-toi donc en attendant sur le p'tit banc là, je vais aller me changer un peu.

Sans perdre de temps, il court à sa chambre, pogne son violon, et tranquillement, se remet à jouer des airs de son cru.

Le diable eut beau essayer de se lever dessus le banc, y'était pas capable, y'était collé là et pouvait pas grouiller.

— Ah! jura-t-il, ton sapré violon! quand tu joues je peux pas m'arrêter de danser, puis asteure je ne peux pas bouger.

Sers ça, ce violon-là.»

— Oh! non! je vais jouer tant que tu voudras m'emmener.

Et il joua ainsi tranquillement, pas vite, ben longtemps du violon. Le diable, tanné d'être assis lui dit:

«Laisse-moi me lever et je ne reviendrai pas. J'ai encore une fois à revenir, mais après ça, ce sera fini.»

Richard cessa de jouer et le diable s'empressa de s'en aller, la mine basse et la queue entre les jambes.

Au bout de quelques jours, encore du pareil au même, Richard se frappe un doigt et sacrait encore pire que les autres fois. C'était ben effrayant de l'entendre, à tel point que les clous en devenaient croches.

Le diable de nouveau se présenta, l'air faraud et clama d'une voix forte: «Richard! Richard! c'est le bout de la corde! Voilà assez longtemps que tu me fais marcher pour rien. Embarque avec moi et on part pour les enfers. T'as sacré assez, je t'emmène dret là.»

— Oui, je sais, avoua Richard, et il fit semblant de le suivre, mais il ajouta: «Assis-toi sur mon comptoir et attends-moi! je vais me préparer.»

— Oui, mais jamais sur ton p'tit banc, je pouvais plus m'en décoller la dernière fois.

— Sur mon comptoir, y'a pas de danger.

Richard aussitôt se dirige vers sa chambre à coucher pour faire semblant d'aller chercher son linge. Il pogne son violon et se met à jouer.

Le diable, collé sur le comptoir, n'était plus capable de se décoller, c'était effrayant de l'entendre hurler!

«J'ai mal aux reins, lâche-moi donc! il faudrait que je m'en aille.»

— Pantoute, tant que t'auras pas dit que tu ne m'emmènes pas, je joue du violon...

Le diable eut beau se tordre comme un ver pris à l'hameçon, rien à faire, il était rivé sur le comptoir.

— Sapré violon! je suis tanné de ça, lâche-moi.

— Vas-tu revenir?

— Ah! non! jamais plus, tu t'arrangeras comme tu voudras.

Richard cessa de jouer et accrocha son violon au mur. Le diable est parti, pas de bonne humeur, et se jurant bien de jamais le revoir.

Quelques temps après, Richard décéda. Il fallait bien qu'il s'en aille quelque part, soit au ciel ou chez le diable, ou bedon ailleurs. Il se dit en lui-même:

— Essayons d'abord le ciel pour commencer, c'est plus chanceux.

Il s'amène au ciel, frappe à la porte et St-Pierre lui demande:

— Qui est là?

— C'est Richard.

— Pas Richard, le joueur de violon?

— Oui.

— Ah! non ! répondit St-Pierre, je ne peux pas, pas de Richard au ciel. Tu n'es pas pour nous faire danser ici. Va-t-en, va-t-en où tu voudras, mais ici au ciel on danse pas. «Et St-Pierre lui claqua la porte au nez. Yache! pauvre Richard! il se dit en lui-même: «Va ben falloir que je me présente chez le diable, y'a pas d'autre place.»

Toujours qu'il part du ciel pour s'en aller en enfer. Rendu aux portes de l'enfer, il frappe d'une manière ben gêné. Le diable s'écrie: «Qui est là?»

— C'est Richard, dit une voix timide.

— Pas le Richard qui m'a fait danser?

— Oui, c'est moi.

— Ah! ben non! par exemple! va où tu voudras, mais jamais tu viendras me faire danser ici. Tu m'as fait danser chez vous, mais jamais tu viendras me faire danser chez moi.»

Ah! pauvre Richard! personne ne voulut de lui, ni au ciel, ni en enfer, ni au purgatoire et ni aux limbes. C'est depuis ce temps qu'il rôde dans les forêts, le violon à la main, et parfois les soirs d'automne on l'entend jouer autour des maisons, il voudrait bien entrer quelque part pour se réchauffer, mais personne ne veut le laisser entrer. Hum! Hum! y'a peut-être la fin qu'il méritait! lui et son sapré violon!

*Mme Elise Leclair, née en 1890,
Lac Campion, Qué.*

LE GROS SERPENT VERT

Il était une fois un pauvre cultivateur qui cherchait un moyen pour se nourrir, lui, sa femme et ses trois grandes filles.

Un jour il dit à sa femme: «Cet après-midi, je vais aller faire un tour à l'autre bout de ma terre, afin de voir combien de bois je pourrai fendre pour cet hiver.»

Mais sa femme lui recommande de faire attention...
«Prends bien garde, lui dit-elle, de ne pas t'écarter, mon vieux.»

— Ah! non, je marcherai jusqu'au pied de la montagne pour évaluer le bois et je m'en reviens aussitôt.

Le cultivateur donc s'amène au bois et s'y promène, comptant les arbres à couper et mesurant le travail à faire. Soudain, en passant par une savane, le terrain devint mou et voilà notre bonhomme à l'eau jusqu'aux aisselles. Il n'osa pas se débattre pour en sortir car il aurait enfoncé davantage.

— Ah! se lamenta-t-il, très inquiet, ma femme se fera du mauvais sang. Je ne serai jamais capable de sortir d'ici avant la nuit. Et elle ne sait pas par quelle direction je suis parti, ah! tonnerre! la famille sera très inquiète, c'est ben effrayant ce qui m'arrive!»

Le pauvre homme était très découragé et cherchait vainement un moyen de se sortir de ce pétrin lorsqu'il entendit comme un bruit de pas sur les feuilles.

— Mon doux, gémit-il en tremblant de peur et de froid, ce sont des loups!»

Mais à sa grande surprise, un gros serpent vert s'amène, le dévisage, s'arrête autour de l'homme et le regarde de nouveau.

— Siss! Siss! siffla le serpent vert, t'es mal pris, hein?

Le cultivateur, les yeux grands ouverts par la peur et la surprise ne sut que répondre... a-t-on jamais entendu un serpent parler? Il n'osait en croire ses oreilles, mais poliment il répliqua:

«Oh! oui! M. le ... M. le Serpent, et j'ai bien peur de mourir ici. Personne ne sait que je suis venu dans cette direction-ci. Ils ne me chercheront pas dans ce bout-ci, et je vais mourir pour sûr.»

Mais le serpent se montre bon prince et lui fit la proposition suivante.

«Faisons un marché veux-tu? Je te sors du trou à la condition que tu me donnes la plus jeune de tes filles...»

... et le flot des paroles du serpent se perdit dans le vent et les branches des arbres. Donner sa fille à un serpent! Ah! le pauvre homme ne savait que faire! Sauver sa vie ou mourir! Quel affreux dilemme! c'était presque pas faisable...! et plus il se tourmentait, plus il attendait, et plus il risquait d'enfoncer à tout jamais.

Impatient le gros serpent vert lui cria:

«Eh! bien! c'est à prendre ou à laisser. Je te sors du trou ou je te laisse là?»

— C'est bon! répondit le vieux à bout de forces, c'est bon, je te donne la plus jeune de mes filles.

Aussitôt le serpent s'entortille autour de l'homme, l'entoure à la taille sous les aisselles, et d'un seul coup puissant le retire de la boue.

— Merci, dit l'homme humblement et tête basse il s'en retourna seul chez lui, plein de remords et inquiet d'avoir donné sa plus jeune fille au gros serpent vert.

Arrivé chez lui, le vieux s'assoit et à son air découragé sa femme lui demande:

«D'où sors-tu? T'es plein de boue...»

Et le vieux leur conta tout ce qui lui était arrivé. Il s'était enfoncé dans un trou de boue et il avait été sauvé par un gros serpent vert; mais à la condition qu'il lui donne la plus jeune de ses filles.

— Deviens-tu fou, mon vieux? s'exclama sa femme. Donner notre fille à un serpent?

— Ah! répondit le vieux, je ne savais pas quoi faire.

Mais la plus jeune des filles prit la parole:

«Ne pleurez pas, poupa, je saurai ben m'arranger. Je verrai en temps et lieu tout ça afin que ça ne marche pas trop mal.»

— Ce n'est pas tout, ajouta le vieux. Il viendra ici ce soir pour veiller et voir la fille et le fera ainsi trois soirs de suite. C'est entendu qu'il pourra veiller sur le divan avec elle mais que personne, absolument personne ne devra le voir veiller. Et pour ça il a demandé que tous les trous soient bouchés sans exception.

Les plus vieilles des filles, commères et curieuses comme tout furent mises au courant et jurèrent de se taire et de ne pas regarder.

Au soir venu, on entendit un bourdonnement près de la porte et le vieux s'empressa d'ouvrir au serpent qui se dirigea immédiatement vers le salon avec la fille et dont il referma aussitôt la porte.

Les autres filles étaient folles d'envie de regarder mais en même temps folles de frayeur de voir que leur soeur était cour-

tisée par ce gros serpent vert derrière la porte fermée.

Dès qu'il fut seul au salon avec la fille, le gros serpent vert ôta sa carapace. Oh! merveille! c'était un beau prince, le fils du roi, qu'un mauvais sort avait changé en serpent. Comme pénitence, il devait porter cette peau de serpent pour une période de sept ans. Mais jamais devait-on savoir que sous sa carapace de serpent se cachait un prince.

Durant la veillée, après plusieurs échanges de paroles, celui-ci la demanda en mariage. Fièrre et curieuse à la fois, elle s'empessa d'y consentir.

«Mais, ajouta-t-il, prends bien garde de ne pas révéler mon identité, sinon, je devrai porter cette peau de serpent pendant un autre sept ans.»

— N'aie pas peur, lui promit-elle, jamais personne ne le saura.

Le lendemain soir, à la même heure, il revint encore pour veiller, et de nouveau il s'enferma dans le salon avec la fille. Mais entre-temps durant la journée, les plus vieilles des filles se dirent entre elles:

«Il y a quelque chose de louche là-dedans! Elle est trop joyeuse, elle est trop de bonne humeur durant le jour. Elle n'est pas du tout énervée, il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.»

Et ainsi, juste avant l'arrivée du gros serpent, elles percèrent un petit trou dans la porte de chambre avec une mèche à bois, puis elles attendirent. Celui-ci arriva et de nouveau s'enferma avec la fille pour veiller.

Les deux plus vieilles s'approchèrent et regardèrent chacune à leur tour.

— Oh! chuchota la plus vieille, regarde donc ce beau garçon qu'elle a dans ses bras, ce n'est pas un serpent...!

Au troisième soir, quand il revint de nouveau, les deux plus vieilles regardèrent de nouveau et l'une dit à l'autre:

«Elle nous joue un tour, ce n'est pas un serpent, c'est un beau prince.»

— Oui, répliqua l'autre, continuons de regarder.

Mais durant la veillée, le beau prince s'est aperçu de leur manège, et fort en colère, s'en prit à la plus jeune:

— Ah! tu m'as trahi, vilaine?

— Quoi? répondit surprise la plus jeune.

— Tu sais qu'il ne fallait pas que je sois dénoncé, et tes soeurs sont maintenant au courant.

Et ouvrant la porte d'un coup sec, il découvrit les deux plus vieilles toutes deux penchées à regarder par le trou.

— Vois-tu, continua le prince en parlant à la plus jeune, nos projets de mariage sont à l'eau, car il me faudra remettre cette peau de serpent pendant encore un autre sept ans.

Ah! la fille pleurait à s'en fendre le coeur et maudissait ses soeurs de l'avoir trahie.

Quant au prince, il dut remettre sa peau de serpent pendant un autre sept ans.

Mais la plus jeune se ravisa et déclara:

— Peau de serpent ou pas, on se mariera! Poupas donne-nous ta bénédiction et l'on verra ce que l'on verra dans sept ans.

Ainsi l'on maria le gros serpent vert à l'élue de son coeur, et elle partit avec lui vers son pays.

Quant au prince, il dut ramper à son mariage et continua ainsi de suite pendant sept ans.

Mme Elise Leclair, née en 1890

Lac Campion, Qué.

It is a very common mistake to suppose that the

only way of improving the mind is by the study of

books. It is true that books are a very valuable

source of knowledge, but they are not the only

source. There are many other ways of improving

the mind, such as conversation, travel, and

experience. It is important to use all these

ways, and not to rely on books alone.

It is also a mistake to suppose that the

only way of improving the body is by

exercise. It is true that exercise is a

very important part of a healthy life, but

it is not the only part. There are many

other things that are important for the

body, such as a healthy diet, a good

night's sleep, and a cheerful disposition.

It is important to take care of all these

things, and not to neglect any of them.

It is also a mistake to suppose that the

only way of improving the soul is by

LE CANOT DU NORD

Il était une fois un contracteur de bois qui possédait un gros chantier, loin, loin dans la forêt. Beaucoup d'hommes travaillaient pour lui. Ils coupaient les arbres, les débitaient et les transportaient.

Un midi d'automne, un homme s'amène, un beau grand jeune homme avec un havresac sur son dos.

— Bonjour, dit-il au contremaître, avez-vous besoin d'un homme pour travailler?

— Ah! oui! répondit le contremaître, tu sais travailler toi? tu viens de la ville, tu ne dois pas savoir grand'chose...

— Bof! rétorqua le jeune homme, j'apprendrai en voyant faire les autres. Combien payez-vous?

— Je vais te payer, ne crains pas, le prix des autres, n'aie pas peur.

On engage donc le jeune homme et il se met au travail tout de suite. Les choses allaient rondement et le jeune homme s'est vite adapté à la besogne.

De tout le chantier, c'était le plus instruit, et les autres, des gens de basse-campagne ne savaient ni lire, ni écrire.

Le soir, après son travail, il était le plus tranquille de la bande. Comme il avait une bonne instruction, il s'assoyait dans

son lit et passait ses longues soirées à lire dans les livres.

Après un certain temps, les autres hommes commencèrent à cacasser: «Qu'ossé qui peut ben y avoir dans ces livres-là?»

— Bah! répliqua un tel, «Penses-tu qu'il ne parlerait pas au diable?»

— Crétac! rétorqua un autre, je peux pas voir ce qu'il voit là-dedans lui, y'a toujours le nez dans ses livres...»

— Et ben! en tous cas! on va s'en méfier, conclua un troisième, parce que moi j'en ai peur un peu. C'est peut-être ben un gars qui parle au diable.

Ainsi les semaines s'écoulèrent à bûcher et à trimer. Et plus le jeune homme s'adonnait à la lecture, plus les autres s'en méfiaient, le gardaient à distance et faisaient courir sur son dos toutes sortes de rumeurs. On aurait dit que le camp se tenait sur un pied d'alerte.

Finalement les fêtes de Noël approchaient et un bon matin le jeune homme rencontra le contremaître à l'écart et lui demanda:

«Descends-tu en bas ben vite, toi, pour aller chercher des provisions pour le camp?»

— Oui, j'y vais demain.

— Me rendrais-tu un petit service?

— Ah! oui.

— Je vais te donner de l'argent pour que tu m'apportes un flacon de gin. Parce que, vois-tu, je n'ai pas de parents et je ne connais personne. Je ne pourrai pas descendre à Noël et tous les autres vont partir. Durant les fêtes, je me verserai un p'tit coup, puis je lirai. Ça va me désennuyer.

— D'accord! je veux ben! concéda le contremaître, mais je t'avertis! Ton flacon, cache-le, car j'ai une bande d'ivrognes sur les bras et ils vont te le voler.

— Crains pas, je vais le cacher en lieu sûr.

Le lendemain soir, le contremaître revint d'en bas avec des provisions pour le camp et il remit au jeune homme son flacon de gin. Celui-ci aussitôt se trouve une place pour le cacher.

Quand ce fut le temps de partir pour les fêtes, tous les hommes voulaient descendre et personne ne voulait rester au camp pour soigner les chevaux.

Le contremaître leur dit: «Il faut deux hommes pour rester au camp! Toi, Hubert, restes-tu?» Le liseur de livres, l'étranger dans la place s'appelait Hubert.

— Ah! oui! dit-il, moi je reste. Je n'ai pas de parents, je ne peux pas descendre, je ne connais personne.

— C'est bon, reprit le contremaître, il m'en faut un autre parmi vous. Je vais vous faire tirer à la courte paille et celui qui aura la paille la plus courte restera pour garder avec Hubert.

Hon! ils avaient tous une peur bleue de garder avec Hubert, lui qui lisait dans les livres, qui parlait au diable croyaient-ils. Ils n'aimaient pas ça.

— Ah! ben, d'accord, amène tes pailles, dirent-ils.

Ils tirèrent à la courte paille et Jos, le grand sec, le joueur de tour se vit avec la plus petite. Il fut donc choisi pour garder avec Hubert.

Immédiatement après, tous les autres s'empressèrent de plier bagage pour les fêtes et s'en allèrent avec leur clique, leurs claques et leur sac. Et jusqu'au contremaître qui ne se fit pas prier. Et le temps de le dire, les voilà tous partis.

Hubert dit à son ami Jos: «Ah! n'aie pas peur. J'ai de quoi nous désennuyer. Ce soir, pendant qu'ils seront à la messe de minuit, nous boirons un p'tit coup à leur santé.»

Jos fit semblant qu'il n'avait pas peur de lui, et après quelques gorgées de gin, déjà toute crainte avait disparu.

— On pourrait toujours, reprit Jos, jouer aux cartes, tout en buvant du gin?

— Oui, ça passera ben le temps des fêtes, conclua Hubert.

Après leur ouvrage, ils s'installèrent donc à la table, avec le gin et les cartes entre eux et la soirée commença ainsi.

Mais Jos, était un jeune homme et avait une blonde par en bas et ça le chiffonnait bien gros de ne pas descendre. Aussi, un peu tanné, il dit à Hubert:

«Ecoute Hubert, c'est ben beau, les cartes et prendre un coup, mais j'aimerais ben mieux descendre voir Mélanie ma blonde d'en bas.»

— T'en fais pas, mon vieux, on va prendre encore un coup.

Alors Hubert qui était pas mal instruit et qui avait beaucoup voyagé lui dit:

«J'ai déjà entendu parler par les vieux du canot du Nord. Ça ne serait pas bon pour nous emmener veiller?»

— C'est vrai, en effet, mon grand-père m'en parlait. Mais il faut d'abord savoir les mots qui le font venir. Une fois embarqué dans le canot du Nord, ça file dans les airs et ça va où l'on veut.

De nouveau, l'on joua une autre partie, mais le goût n'y était plus et le flacon se vidait à vue d'œil.

— Si tu veux, reprit Jos, nous mettrons nos manteaux et nous irons le long du chemin pour appeler le canot du Nord?

— Prends garde à toi, si tu le fais venir. Car une fois embarqué qu'arrivera-t-il si tu oublies les mots pour nous faire revenir à terre. On aurait l'air fin, rester en l'air?

— Crains pas, je vais m'en souvenir.

Il s'appareillent donc et mettent leurs mackinaks et Jos le long du chemin se mit à répéter:

— «Acabri! Acabra! Acabram!»

Aussitôt se présente à eux un très beau canot d'écorce venant tout droit de l'étoile du Nord. Deux avirons étaient dedans et les deux gars embarquèrent dans le canot. Aussitôt qu'ils touchèrent aux avirons, oups! le canot monta dans les airs et fila au-dessus de la forêt.

— Ecoute donc, cria Hubert à son compagnon, où demeure-t-elle ta blonde?

— Chez son père à Lavaltrie. On y sera bientôt.

— Ah! bon! de même on s'amène à Lavaltrie?

— Oui, oui, tiens-toi tranquille, on s'en va à Lavaltrie.

Une demi-heure après, ils étaient rendus là. Arrivés, mine de rien, ils débarquèrent et cachèrent leur canot sous les sapins près de la maison. Ah! le vieux père était fier!

— Regarde donc ma vieille, dit-il tout joyeux, voilà notre Jos qui s'amène.

— Ah! ben, soyez les bienvenus, dit la vieille toute joyeuse, on t'attendait pas!

Jos présenta son ami Hubert à son père, à sa mère, à son frère et à sa soeur. Puis, enfin il le présenta à sa blonde, à ses parents et enfin à toute la parenté. Hubert trouva sa soeur fort belle et fut heureux d'être venu.

Vers onze heures, les parents leur dirent:

«Ça s'adonne ben, on prépare le réveillon, puis ensuite nous allons à la messe de minuit tous ensemble.»

Ils partirent tous, une chanson au bec, sur le grand traîneau des grandes occasions. Puis après la messe de minuit, l'on festoya de bonne chère et de bière et le père leur joua des p'tits airs de son violon. Oh! du plaisir y'en avait plein la maison! et l'on dansa jusqu'au p'tit matin.

Mais, toute chose a une fin et Hubert à contrecœur les pria de les excuser: «Faut s'en aller, car si jamais le contremaître s'aperçoit qu'on a laissé le camp et les chevaux tout seuls... Faut pas laisser le camp tout seul.»

— Oui, reprit Jos, dépêchons-nous, allons-nous-en.

On se salua et les deux compagnons s'en allèrent vers leur canot. Ils s'embarquèrent dans le canot du Nord et Jos dit: «Acabri! Acabra! Acabram! fais-nous passer par-dessus la montagne.»

Aussitôt dit, le canot s'élève dans les airs et comme une flèche il les emporte vers le camp. Là-haut, sous les étoiles, Jos dit à Hubert à travers le vent:

«Ecoute Hubert, il y a une condition au canot du Nord. Il ne faut pas sacrer, car on va chavirer. Nous autres au camp on est de gros sacrards, faudrait se surveiller.»

— Ah! c'est pas grave, dit Hubert, je vais me surveiller.

Entretiens, on se passait le flacon de gin, question de se réchauffer et de se regaillardir les esprits.

Soudain, s'éleva une tempête du Nord. Le vent du Nord et la poudrierie sifflaient dans un vacarme épouvantable! La tempête les charriait d'un bord et de l'autre et Hubert maugréait entre les dents:

«Tu parles d'un temps! Ah! un vrai temps de chien!»

— Oui, l'avertit Jos, mais ne sacre pas, hein? surveille tes paroles.

La tempête redoubla d'ardeur, et affolée devenait de plus en plus mauvaise, c'était effrayant de voir ça! Les oreilles en bourdonnaient, mais la furie du Nord bougonnait de plus belle.

Le canot, pris de travers parvint à faire un autre bout. Les deux lurons se passaient le flacon et devenaient pas mal chauds.

— Ah! tomate verte! s'écria Hubert.

— Sacre pas, lui cria Jos, prends garde à toi.

— Caline de bine, on gèle! jurait Hubert de plus belle.

Soudain, étourdi par le vent et la boisson Hubert lâcha un sacre à faire rougir tous les draveurs.

Aussitôt le canot piqua une plongée vers les arbres, versa dans la tête d'une épinette, et les deux compères dégringolèrent dans un banc de neige.

Ils se relevèrent tant bien que mal, pleins de neige de la tête aux pieds.

«Je t'avais dit de ne pas sacrer, s'écria Jos en se secouant.

— Ah! ben, je me suis trompé, s'excusa Hubert, en se sortant le nez du banc de neige.

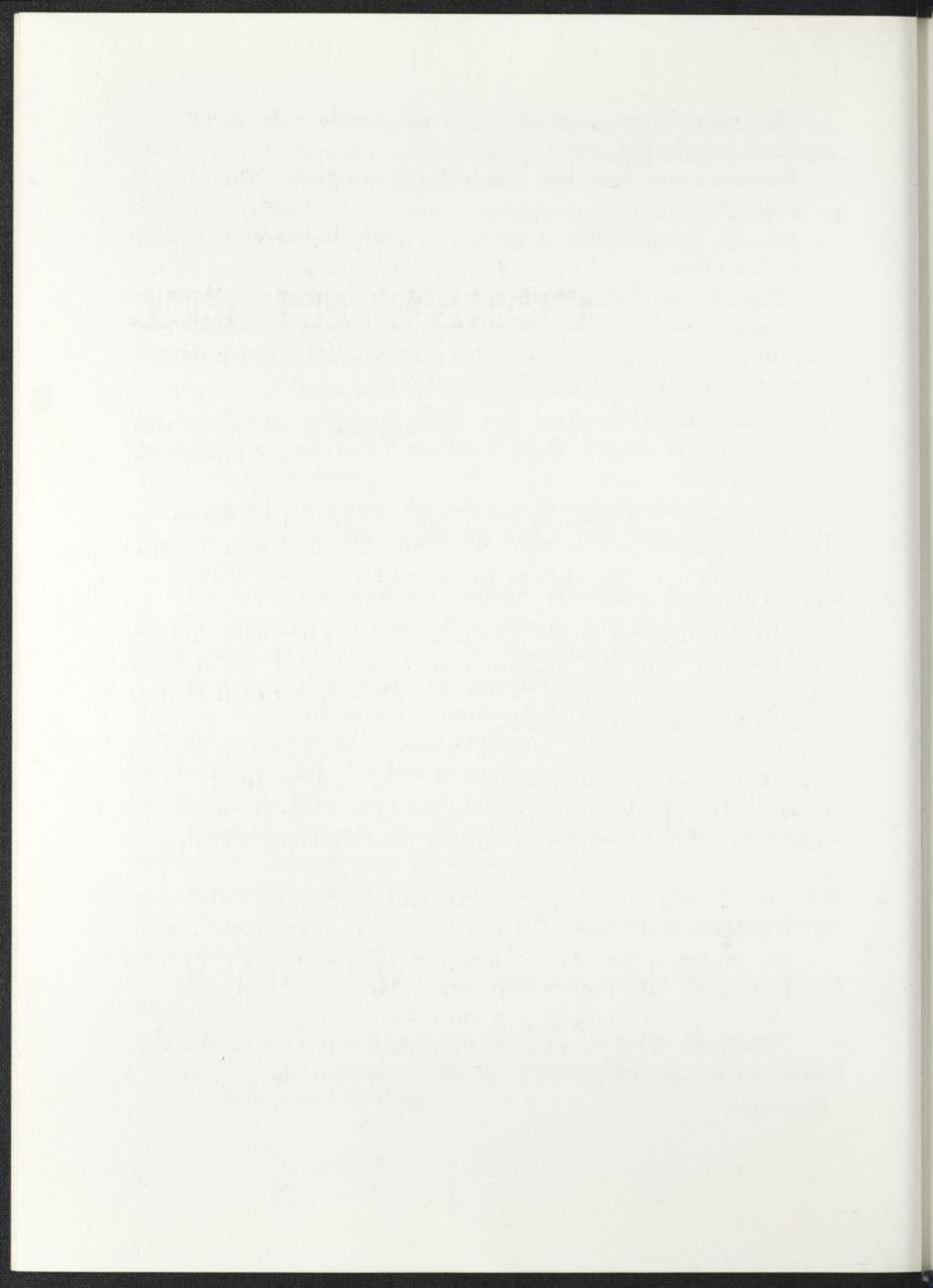
Ils regardèrent partout et virent soudain le canot disparaître dans la tempête.

— Sommes-nous ben loin du camp? demanda Hubert très inquiet.

— Sais-tu, je cré qu'on a rêvé d'être allé là-bas et ce n'était qu'un rêve.

Mais le froid du Nord, un froid de loup et de glace les ramena à la réalité et après quelques heures de marche ils parvinrent au camp, gelés comme des glaçons. Mais jamais depuis, ils ne purent dire si c'était rêve ou réalité.

*Mme Elise Leclair, née en 1890,
Lac Campion, Qué.*



CORNE-EN-CUL

Il y avait, une fois, un homme qui s'appelait Corne-en-Cul et y'était pauvre, c'était bien effrayant. Lui, sa femme et leurs sept enfants n'avaient qu'une vache pour vivre et n'avaient pas de «chez-eux».

Ils demeuraient où ils pouvaient, un peu partout, chez des cultivateurs, dans des maisons abandonnées... et ils laissaient manger leur vache le long du chemin. Ah! Corne-en-cul était un homme terriblement paresseux!

Un jour, Corne-en-cul et sa famille se présentèrent chez un gros bourgeois, un homme très à l'aise, qui avait de belles terres, de beaux troupeaux d'animaux. Corne-en-cul lui demanda: «Vous n'auriez pas une bâtisse où l'on pourraient se retirer?»

— Ah ...! m'a te laisser une de mes vieilles maisons, si tu travailles pour moi. J'ai des troupeaux d'animaux... mais, par exemple, tiens ta vache à la corde, parce que je ne veux pas qu'elle aille dans mes prairies, dans mon blé d'Inde.

— Oh! y'a pas de danger, j'en aurai soin.

Toujours qu'ils vont demeurer dans une des maisons du gros bourgeois et Corne-en-cul fait semblant de se mettre à l'ouvrage.

Mais, un matin, le gros bourgeois en se levant aperçoit la vache à Corne-en-cul qui broutait dans son blé d'Inde. Un peu fâché, il lui dit: «T'es mieux de garder ta vache attachée, parce que si je l'attrape je vais la tuer.»

— Ah! d'accord, j'irai la chercher et lui mettrai un cable au cou. Je la ferai manger le long des clôtures, n'ayez pas peur, je ne la lâcherai pas.

Mais aussitôt que le bourgeois fut parti, Corne-en-cul n'en fit rien, et le bourgeois, tanné de l'affaire, prend sa carabine et tue la vache.

— Motadite affaire! marmotta Corne-en-cul, on a l'air fin, pu de vache.

Sa femme lui conseilla sur-le-champ: «Plume-la, coupe-la par morceaux et essaye d'aller la vendre au marché. Ça nous donnera quelque chose, on est jamais capable de manger tout ça. Comme c'est l'été, ça va bientôt sentir mauvais et on ne peut jamais tout s'en servir dans une chaleur pareille.»

Corne-en-cul part donc au marché, avec la peau roulée sous le bras et la viande dans des papiers. Mais, sa vache était tellement maigre qu'au marché personne n'en voulait.

Bientôt la police l'accosta et lui ordonna: «Ecoute Corne-en-cul, tu vas m'enterrer ça, cette viande-là, ça sent mauvais, c'est plein de mouches, enterre-moi ça.»

— Ah! comme vous voudrez, répondit Corne-en-cul, et sur-le-champ il enterra sa vache et garda dans sa charette sa peau de vache. Après ça, il s'en fut sur le chemin du retour.

En chemin, la noirceur l'attrapa et son cheval ayant de la misère à marcher, il se dit en lui-même: «M'a être obligé de coucher dans le bois.» Il tire sa voiture au côté du chemin près d'un gros pin qui penchait au-dessus de la route. Il grimpe dans le gros pin avec sa peau de vache, l'étend sur une branche et s'assoit dessus. Il se dit en lui-même: «Ici, attendons le jour et mon cheval aura la chance de se reposer.»

Mais soudain, durant la nuit, il vit briller des choses, en bas sous le gros pin. Il se penche pour voir... Ah! ben! y'avait une bande de voleurs, assis dans le chemin sous le gros pin. Ils étaient là, trois voleurs, à compter de l'argent, suite de vols précédents.

Corne-en-cul se dit en lui-même: «Oh! oh! que d'argent ils ont entre les mains! Comment faire pour l'avoir?» Et aussitôt il lui vient l'idée de leur garrocher sa peau de vache sur la tête, Ah! les voleurs ne firent ni une, ni deux et s'écrièrent tous ensemble: «C'est le diable qui nous apparaît, parce qu'on a commis un vol! Vite! sauvons-nous, c'est le diable pour nous punir...»

Après que les voleurs eurent disparus, Corne-en-cul descend de son arbre. Il ramasse tout l'argent et le met dans des poches qu'il avait dans sa voiture. Le lendemain matin, tout fier de lui-même, il s'en retourna tranquillement chez lui où sa femme l'attendait sur le perron.

- Mon doux! s'étonna sa femme, tout cet argent!
- Envoie un de nos p'tits gars chez mon maître pour lui emprunter son demi-minot afin de mesurer notre or pis notre argent.
- Tu sais ben, dit-elle qu'il va rire de toi, hein!?
- Ça fait rien, vas-y mon p'tit gars, va emprunter le demi-minot à monsieur, pour qu'on mesure notre or pis notre argent.
- Dis-moi donc, dit-elle, comment se fait-il que tu as tant d'argent?
- Laisse faire, ma femme, reprit Corne-en-cul, quand on a quelque chose de bon on le garde pour soi-même.

Le p'tit gars se présente chez le bourgeois avec sa demande et celui-ci se mit à rire:

«Ton père? qui est pauvre comme la gale? mesurer de l'or pis de l'argent avec un demi-minot? ouais? voyons donc!

- Vrai, vrai, monsieur, c'est vrai, vrai, ça.

Le vieux bourgeois, mine de rien, prend sa machée de gomme pis la colle au fond du demi-minot et la tend ensuite au p'tit. Il se disait en lui-même: «S'il en a, y'en aura qui collera au fond du demi-minot, m'a ben voir si c'est vrai.»

Après que Corne-en-cul eut mesuré son or et son argent il voulut le remettre au p'tit gars pour aller le rendre au bourgeois. Mais il vit la machée de gomme, et se ravisant, il décida d'y coller un louis d'or, d'une valeur de 4 piastres en ce temps-là. «Aie! songea Corne-en-cul, quand le bourgeois verra le louis d'or, ça va le surprendre, juste assez pour le prendre.»

Le bourgeois en voyant le louis d'or, tout surpris, dit au p'tit gars: «C'est vrai que ton père a ben de l'argent, regarde donc, un louis d'or!»

— Ah! ben! c'est vrai certain! répondit le p'tit gars.

Piqué par la curiosité, le bourgeois aussitôt s'amena chez Corne-en-cul et lui demanda: «Comment as-tu fait pour avoir tant d'or pis tant d'argent? et pour une pauvre vache encore?

— Ah! si tu voyais ça... répondit Corne-en-cul, t'es ben fou de tant travailler à garder des troupeaux d'animaux. Si j'étais toi, je tuerais tout ça, ça se vend, c'est ben effrayant! Je tuerais tout ça, ce beau boeuf pis tes beaux moutons, baf! tu vivrais à rien faire pour le reste de tes jours...»

— Ouais! c'est ben vrai! songea le bourgeois en revenant chez lui, Corne-en-cul a raison. Et sur-le-champ, il abattit toutes ses bêtes à cornes et les transporta au marché! Mais le boeuf ne se vendait pas, pantoute! pantoute!

— Torrion! jura le bourgeois, Corne-en-cul m'a joué un tour, le v'limeux! il m'a conté une menterie, il me rendra compte de ça.

De retour chez Corne-en-cul, le bourgeois en colère le secoua par le collet et lui dit: «J'ai d'l'air fin maintenant! Hein?! Je fus obligé d'enterrer tout mon boeuf, ça se vendait pas pantoute.»

- Mais, mais, mais, bégaya Corne-en-cul, comment se fait-il que je l'ai vendu si bien?
- C'est encore quelques menteries amanchées de ta part. Tu vas me payer ça, toi, d'une manière ou de l'autre... Viens avec moi, sinon...
- Ça ne me fait rien d'aller avec vous, ou voulez-vous m'emmener?
- Dans le bois, rugit le bourgeois, tu vas mourir en longueur.
- Bah! ça ne me fait rien, dit Corne-en-cul, d'un ton sec et narquois.

Immédiatement, Corne-en-cul et le bourgeois armé d'une pelle s'emmènent dans le bois. Le bourgeois y creuse un grand trou, met Corne-en-cul dedans, et l'enterre jusqu'au cou. Seuls la tête et les bras lui dépassaient au ras du sol.

- Quin! s'écria le bourgeois, meurs en longueur, charogne que t'es, de m'avoir fait un coup pareil, m'avoir ruiné.
- C'est comme vous voudrez mon maître! dit Corne-en-cul, la face longue comme une souche.

Après que le bourgeois fut parti, la noirceur eut tôt fait de venir et durant la nuit voilà qu'arrive un gros loup avec des crocs longs comme ça. Le loup se met à tourner autour de Corne-en-cul en le flairant de plus en plus près.

«Tiens! tiens! se dit celui-ci, m'a le pogner et il me sortira de ce trou-là.»

Soudain il agrafe le loup par la queue, et le loup se met à tirer, pis à tirer, et si bien qu'il sort Corne-en-cul du trou. Par la queue, aussitôt Corne-en-cul le fait tourner au-dessus de sa tête pour l'étourdir quelque peu. Ensuite, il le met sur son dos et court chez le bourgeois. Nuit ou pas, il frappe à sa porte en disant:

«Venez m'ouvrir la porte, mon maître, j'ai un cadeau pour vous.»

- Qu'as-tu là? demanda le bourgeois encore tout endormi.

- C'est le plus beau mouton de race que j'aie jamais vu de ma vie. Je ne peux pas le garder, car je n'ai pas de bâtisse et je n'ai rien. Je vais vous le donner si vous en voulez. Quel beau mouton ça vous fera, et d'une tannante de belle race.
- Ouais! Ouais! bailla le bourgeois encore endormi, va le mettre dans la bergerie, j'irai le voir demain matin.

Corne-en-cul accourt aussitôt à la bergerie, l'ouvre et jette le loup dedans.

Le lendemain matin, le bourgeois se lève de bonne heure car il avait hâte de voir son nouveau mouton. Il n'eut pas aussitôt ouvert la bergerie que le loup lui passe entre les deux jambes, le fait culbuter et file en vitesse vers la forêt. Ah! malheur! tous ses moutons étaient morts étranglés.

Le bourgeois en piqua une colère bleue, tellement qu'il manqua d'en étouffer. «Ah! c'est pas possible! Corne-en-cul m'a encore joué un tour! c'est-y effrayant d'être malfaisant comme ça. Ah! y va me payer ça ce coup-là et en double cette fois-ci.»

Sur-le-champ le bourgeois se présente chez Corne-en-cul et piqué au vif il s'écria: «Dis-moi donc Corne-en-cul, que m'as-tu fait, encore une fois?»

- Quoi? moi? répondit Corne-en-cul d'un air innocent.
- Oui! oui! toi! maugréa le bourgeois. Tu m'as jeté un loup dans ma bergerie et il m'a dévoré tous mes moutons. Viens avec moi, tu vas avoir affaire à moi, toi, mon gars.
- Comme vous voudrez, répondit Corne-en-cul.

Le bourgeois va se chercher un grand sac et cette fois-ci amène Corne-en-cul sur un chemin le long de la rivière. Cette rivière donnait sur une grande côte à pic et c'est là qu'ils s'arrêtèrent. Le bourgeois lui ordonna sur-le-champ: «Embarque dans le sac mon Corne-en-cul, m'as te noyer, et je serai débarrassé de toi à tout jamais.»

- Comme vous voudrez, répliqua Corne-en-cul tout bonnement.

Corne-en-cul se met dans le sac et le bourgeois l'attache solidement avec de la grosse corde. Mais il n'eut pas aussitôt fait ça qu'on entendit des cochons crier tout près de là. «Ah! diable! s'inquiéta le bourgeois, qu'est-ce que c'est ça? m'a me faire pogner à noyer un homme...! Attendons un peu, c'est grave ça, je me sauve...»

Il lâcha par terre Corne-en-cul dans la poche et il se faufila aussitôt à travers les bois vers sa demeure.

C'était un marchand de cochons qui arrivait, accompagné d'un gros troupeau de cochons, pis deux à trois hommes et des chiens. Les cochons se mirent à flairer la poche en grognant et Corne-en-cul se mit à chanter.

Le maître des cochons s'amène et s'exclame tout surpris: «Oh! Oh! qu'avons-nous là? C'est un homme dans une poche! et il chante? étrange...»

Il le détache et lui demande:

— Que faites-vous là vous monsieur?

— Ah! mon ami! si vous saviez! vous ne croiriez pas tout l'argent que je me fais ici dans ma poche.

— Comment? vous faites de l'argent?

— Ah! oui! à toutes les heures, à toutes les demi-heures, quelqu'un s'amène et me donne des louis d'or à grandes poignées. Mais comme de raison, il me faut rester dans le sac...

— Et moi, je m'amuse à vendre des cochons, à me morfondre à courir après. Voulez-vous me laisser votre place pour une p'tite escousse?

— Certain! certain! vous allez faire de l'argent en très peu de temps.

Corne-en-cul sort du sac en lui disant: «Tenez! voyez! c'est vrai» et il lui montra une grande poignée de louis d'or.

— Oh! oh! tout cet argent! s'exclama le maître des cochons, et sur-le-champ il entre dans le sac. Aussitôt, Corne-en-cul l'at-

tache comme il faut, et s'assurant que personne ne le regardait, il fiche le sac à l'eau.

- Tiens! dit Corne-en-cul, va-t-en «cri» des louis d'or, et il regarda la poche s'enfoncer dans les eaux et disparaître à tout jamais.

Puis, il alla aux gardiens du troupeau de cochons et leur dit: «Désormais, c'est moi le maître des cochons, voici votre paye et allez-vous en». Ceux-ci surpris s'en allèrent en maugréant, ne sachant que penser de toute cette affaire.

Corne-en-cul à la tête des cochons s'en fut aussitôt chez le gros bourgeois.

- Ah! s'étonna le bourgeois, où as-tu pris ça ces beaux cochons?

- Jamais vous ne me croirez. Quand vous m'avez attaché dans le sac, j'ai roulé en bas de la côte et suis tombé dans la rivière. Rendu au fond de l'eau, j'ai vu de grandes stalles d'écurie. Certaines contenaient des chevaux de course, d'autres des cochons ou des boeufs à boucherie. Ah! y'avait rien de plus beau à voir. Je me suis dit, tiens, tiens, m'a prendre d'abord les cochons pour emmener et je reviendrai plus tard pour les autres.

- Mais, si j'y allais, moi à votre place?

- Ah! vous prendrez ce que vous voudrez, soit les chevaux de course ou les boeufs à boucherie, moi, c'étaient les cochons qui m'intéressaient.

- D'accord, viens avec moi, dit le bourgeois, je me mettrai dans le sac et tu m'attacheras si tu veux bien.

- C'est bon, dit Corne-en-cul et il prit avec lui une autre poche pour apporter.

Rendus à l'endroit désigné, en haut de la côte à pic au bord de la rivière, Corne-en-cul lui dit:

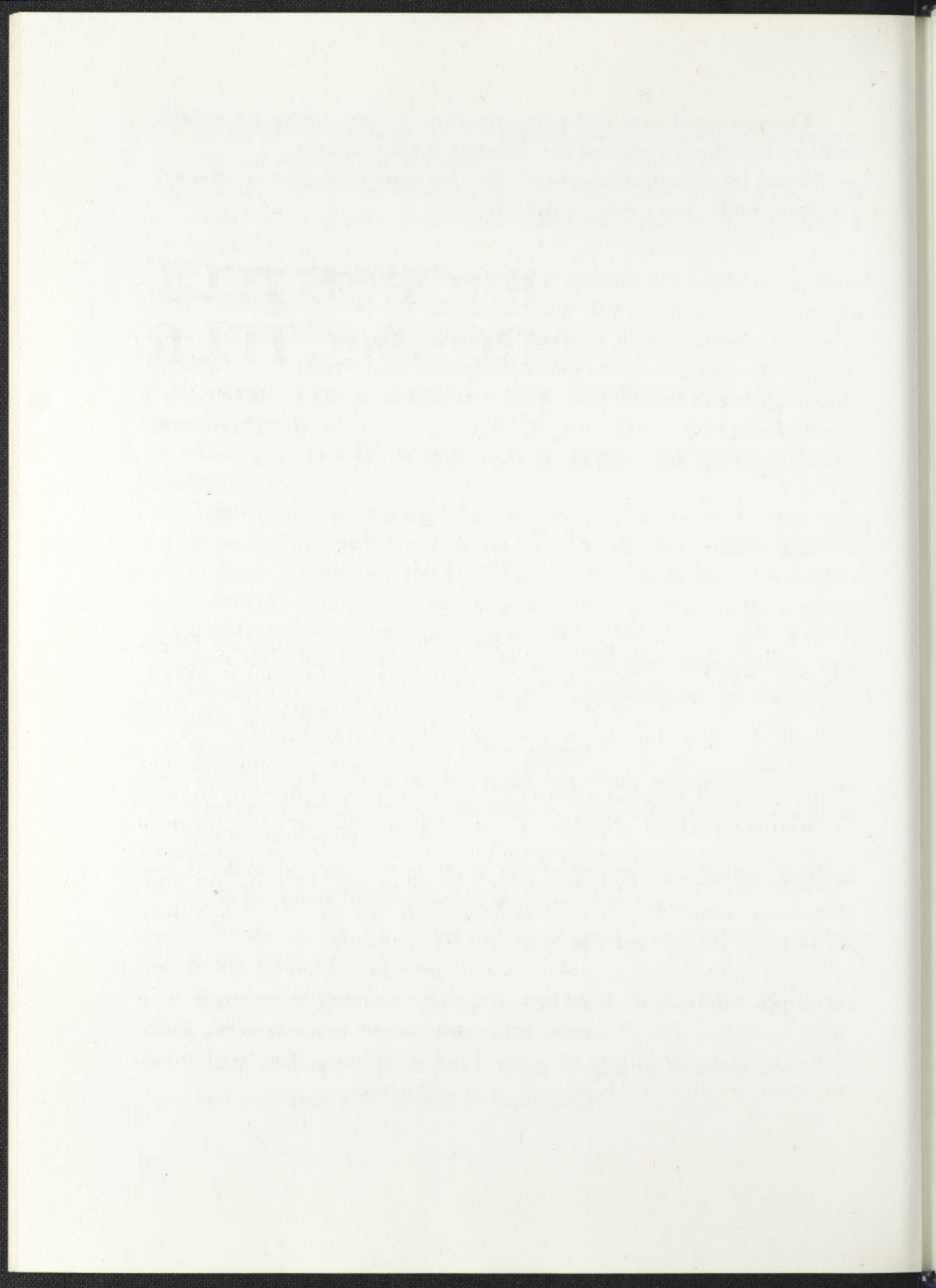
- Tiens! embarque là-dedans, c'est ici que tu m'avais mis.

- Oui! oui! fais vite! reprit le bourgeois.

Corne-en-cul met le bourgeois dans le sac, l'attache solidement et le fiche à l'eau où il s'enfonça à tout jamais.

— Tiens! lui cria Corne-en-cul, tu choisiras tout ce que tu voudras, mais, moi, mon conte est fini.

*Mme Elise Leclair, née en 1890,
Lac Campion, Qué.*



PROPOS D'UN PROSPECTEUR

«LA VIE D'UN PROSPECTEUR EST UNE LONGUE MARCHE À TRAVERS LES BOIS. LA MIENNE EST AUSSI UNE HISTOIRE DE FAMILLE LE LONG DES COURS D'EAU.»

Un de mes oncles, c'est-à-dire, le garçon d'un des frères de ma grand-mère sur le côté de mon père, du nom de Fred, a fait la première découverte géologique du Bonanza de la petite ville de Cobalt, dans le nord de la province d'Ontario.

Donc, mon oncle Fred, étant prospecteur, voulut amener papa avec lui dans ce coin-là. Mais mon père, qui était homme à prendre racines très tôt, s'était déjà établi sur une ferme à Espanola. Ça, c'est un bon bout de temps avant que je vienne au monde. Toujours que finalement, mon oncle Fred, qui était forgeron, n'aimait pas trop trop les renards. Il s'était mis dans la tête, qu'il n'aimait pas trop trop les renards.

Un jour, il a garroché son marteau... Y'en a qui disent qu'il était dehors à ce moment-là, mais ce n'est pas ce que mon oncle nous a dit. Il a garroché son marteau au travers de la fenêtre de sa boutique et a manqué le renard. En tombant le marteau a enlevé de la mousse sur le rocher.

Il a vu quelque chose qui l'a attiré... D'abord, ça n'arrive pas tous les jours de voir cette couleur-là parmi les montagnes, ni à tous les hommes. La roche avait d'air rose sur la surface. Ce rose-là comme de raison est un oxyde de cobalt. Tout comme la rouille répand une couleur brune quand le fer se désintègre par les éléments de l'atmosphère.

Cotes-à-queue d'guibou noir! intéressé, mon oncle est allé voir d'un peu plus près. Il s'est aperçu, en ébourrifiant la mousse un peu plus grand, qu'il s'était embarqué sur une veine d'argent solide. Malgré qu'il était pas mal connaissant dans le domaine géologique, cette veine d'argent-là a fait de mon oncle Fred un prospecteur pour de bon. Il est même allé jusqu'au Klondike, où la soif de l'or en a fait crever plusieurs de faim.

Donc, il a voulu intéresser mon père davantage et est allé le trouver, disant à mon père qu'il avait fait une petite fortune dans ce métier. Mon père, satisfait de son sort sur sa ferme, fut quand même piqué par les explications de son frère. Sur sa ferme en friche, il y avait un brûlé de roches fait par le soufre qui couvrait les montagnes. Je peux reconnaître aujourd'hui que ce brûlé par le soufre se mélange souvent avec le fer et le cuivre, au travers de cette rouille-là.

Peu à peu, mon père s'est intéressé à la roche et est devenu prospecteur. Il a commencé à parcourir les montagnes, charroyant quantité de roches à la maison. Toujours que finalement, le 8 mars 1911 est arrivé, et «côtes-à-queue d'guibou noir»! il y avait un nouveau-né dans la maison et c'était moi. J'ai grandi et d'la minute que j'eus l'âge de connaissance, je fus fasciné par les roches.

Plus je l'écoutais parler de roches, plus ça m'intéressait. Au point qu'à l'âge de sept ans, déjà je tenais un foret pour lui afin qu'il frappe du marteau dessus. On jetait dans ces trous des bâtons de dynamite. Encore aujourd'hui, à la ferme et à l'extérieur, notre travail peut se percevoir.

On faisait de belles découvertes... Mais, en ce temps-là le monde recherchait plutôt de l'or, et puis, c'était de l'or et pas d'autre chose que de l'or; malgré que le cuivre était important.

En ce temps-là, le cuivre n'était pas aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Le nickel était considéré comme un minéral sans importance. Il y avait plus de fer que la demande. Seuls les deux chemins de fer utilisaient le fer pour les rails et les engins. Le fer était utile pour certaines machines agricoles, mais pas tant qu'aujourd'hui où tout est mécanisé.

Papa était à la recherche de l'or et moi je le suivais. C'est ainsi que je suis devenu prospecteur avec le temps et les occasions et selon les saisons. Mais... j'étudiais la roche par intérêt personnel et non pour sa fortune.

La vie d'un prospecteur est une longue marche à travers la solitude. La mienne est aussi une histoire de famille et d'aventures, une initiation aux choses de la nature.

Car chaque roche a son mystère, chaque veine a son secret. Sa découverte se jalonne d'abord à tâtons, puis se fait peu à peu à travers de longues distances de patience, oui mon ami! côtes-à-queue d'guibou noir!

Ce qui m'intéressait le plus était d'étudier la cristallisation de la roche pour en faire des comparaisons. Leur cristal et leurs dessins attisaient ma curiosité.

Ainsi par exemple, l'hiver, dans la vitre, la gelée forme un certain dessin; gelée mise là par l'humidité et la chaleur de l'intérieur au contact du froid à l'extérieur.

Au souffle, au vol, au toucher, la roche s'apprivoise difficilement. Pareille à un lutin moqueur, elle se cache partout et se découvre rarement. On se dit toujours, c'est ici et c'est plus loin, côtes-à-queue d'guibou noir!

Dans beaucoup de roches, vous allez trouver des dessins différents mais à peu près de même caractère. Ainsi, la cristallisation de la gelée sur la vitre et la cristallisation de la pierre ont des correspondances.

Nulle formation de pierres n'est semblable à une autre formation de pierres dans tout l'univers entier; à cause de conditions, de positions et de formes différentes. Vous allez y trouver les mêmes métaux mais non dans la même position et sous la même forme, c'est comme l'empreinte des mains de l'humanité.

A cause de conditions plus généralisées, pourvu que la pierre ne soit pas sédimentaire, vous allez pogner dans les «silicates» de la famille des silex, le cristal de roche ou ce que l'on nomme le quartz et d'autres pierres qui sont plutôt cristaux.

Vous observez que ces pierres ont fondues sur place. Ce «fondu» est une preuve, comme le quartz blanc, qu'il s'est cristallisé beaucoup plus vite en fondant. Cette réaction rapide est comme un morceau d'acier chauffé au feu de forge que l'on met soudainement à l'eau et qui deviendra beaucoup plus dur; ce qu'on appelle une «trempe», tremper un morceau d'acier.

Le même traitement est arrivé à la roche. Ce changement subit et la pression vont changer la couleur du métal de l'acier. Il en est de même pour le quartz qui va devenir blanc ou bien sera complètement cristal, aussi transparent que le verre.

Certaines pierres, une fois leur formation analysée, sont faites avec presque les mêmes éléments que le quartz, à l'exception qu'ils ont pris beaucoup plus de temps à se cristalliser.

Au temps où se faisait la cristallisation du quartz, soit soudainement ou lentement, soit en profondeur ou en surface, elle était plus ou moins dure.

Certaines pierres se sont graduellement cristallisées avec les évolutions de la terre. Elles sont montées à la surface plus lentement dans leur forme cristalline. A la surface, certaines pierres, exposées au soleil trop longtemps, peuvent devenir assez dures.

Ça dépend aussi des pressions des pierres l'une contre l'autre au milieu de la terre. Les «fondus» à la surface de la terre correspondent jusqu'à un certain degré aux «fondus» d'un travers à l'autre du milieu de la terre. Aujourd'hui, on a

constaté que les tremblements de terre ont des correspondances entre eux d'un bout à l'autre de la terre.

Il doit avoir des piliers solides au centre de la terre, car ces vibrations sont ressenties d'un bout à l'autre du globe.

Le «fondu» au milieu de la terre n'est pas toujours à la même place. Des changements s'opèrent où il se fait des vides appelés à se remplir.

La croûte de la terre continue à flotter sur le centre qui est beaucoup plus mou lorsque les vides se rapprochent de la surface de la terre. Beaucoup de pierres ont été usées par le déplacement des glaciers, par le soleil et par l'eau, l'eau formant une traînée de gravelle.

La roche est un pauvre conduit de la chaleur et ne conduira pas la chaleur très creux comme tout autre solide. Mais malgré tout, un soleil très chaud peut pénétrer la pierre jusqu'à plus de six pouces de profondeur créant ainsi une expansion plus ou moins grande selon la pierre qui la reçoit.

Lorsque la pierre reste froide au-dessous et qu'au-dessus elle s'étend, il se forme une crevasse entre les deux.

Les tempéraments de l'automne et la pluie rentrent dans ces crevasses. Rendu au tempérament de l'hiver, la glace lève les pierres et elles déboulent en bas des montagnes en se fracassant les unes sur les autres. La fonte des neiges vient, et ces roches fracassées, et la poussière charroyée par l'eau forment de la terre qui a son tour est charroyée vers la mer.

De cette façon la terre a été formée par des formations sédimentaires et cela à plusieurs reprises, devenant plus ou moins épaisse selon les profondeurs et les éléments sur sa croûte. A la sortie des grandes rivières, la surface de la terre s'est augmentée en ces endroits; c'est comme cela que nos montagnes ont poussées. Charroyée par la nature et par les pressions intérieures, cette terre déplacée s'est élevée pour former des montagnes.

On trouve à la hauteur des Montagnes Rocheuses de la pierre-à-chaux, ce qui indique qu'elles devaient être couvertes d'eau avant leur formation. Car la pierre-à-chaux et la pierre-à-sable sont formées de la même façon. Ces montagnes faites par des éléments lavés sur leur surface indiquent une friction qui occasionna une chaleur pour les faire fusionner ensemble. On peut supposer que les Montagnes Rocheuses ont été plus basses que les plaines de l'Ouest. Car pour former de la pierre-à-chaux il a fallu absolument que ces montagnes rocheuses soient sous l'eau.

La vie d'un prospecteur est un long va-et-vient entre la nature et la maison! Mon information fut glanée sur le terrain.

J'avais la «bébitte» de la roche, côtes-à-queue d'guibou noir!

Ainsi, j'ai repris où mon père avait laissé son prospectage. La prospection n'a pas fait ma fortune. Il y a des développements qui ont été faits grâce à mon travail. Des prospecteurs qui faisaient de grosses découvertes ont été trichés par le capital. Ces découvertes leurs furent enlevées après avoir travaillé très fort pour les entreprendre. Ils transportaient sur leurs épaules des échantillons de pierres à la charge, à la hauteur de leurs bras et de leurs forces.

Dans les premiers temps, le feu et le roc furent les forgerons du coeur de l'homme, tempéré par la vie des quatre saisons.

La plupart des prospecteurs des premiers temps furent pauvres et mal nourris. Découragés, ils se firent exploiter après des milles et des milles de recherches à travers les montagnes.

Aujourd'hui, l'équipement moderne facilite de beaucoup sa tâche, mais il n'en demeure pas moins que c'est un métier très dur.

Comme instruments, nous avons le magnétomètre qui peut couvrir et la surface et la profondeur du roc selon leur valeur

respective. Il y a aussi l'équipement électromagnétique qui jette un courant dans l'air aussi bien que dans la pierre.

Grâce à ces instruments on peut avoir l'âge de la pierre. Et dire aussi si en bas il y a un bouillon de minéral. Parfois, en plaçant deux machines électromagnétiques, l'une en face de l'autre, on peut conclure qu'il s'agit ou d'un bouillon, ou d'un lavage ou d'un cil à la surface.

Chaque roche a son langage, chaque veine a son histoire. Dans chaque roche, on peut voir l'évolution de la terre. Un simple caillou se calcule sur des siècles.

L'érosion et le silence accompagnent le pas de l'homme à la recherche des pierres. L'érosion du temps qui le mine à travers les années. Le silence est son compagnon d'infortune qui le nourrit avec les plus beaux rêves, en même temps qu'une poignée d'illusions. S'il frappe une bonne veine, il tape du pied, plein de joie, sinon il se frappe la poitrine et il recommence le lendemain. Le démon de la roche l'a pogné pour toujours et jamais il ne s'en départira.

Chaque pierre a sa chanson, le granit sonne dur, le quartz sonne doux. Le silex sonne clair au demi-ton. Une veine pure est aussi rare qu'une femme en pleine forêt. On la cherche longtemps et une fois qu'on l'a découverte, on ne le dit à personne ou bien on le dit à tout le monde. L'espace à couvrir se mesure selon l'endurance que tu as et la force de ton coeur. L'expérience nous enseigne qu'il nous faut une patience de fer, un courage d'or et une tête aussi dure que le roc.

En prospectant il faut examiner chaque pied carré profondément pour comprendre comment le fil de la roche est formé. S'il est formé vertical on court une meilleure chance; s'il est formé horizontal il est souvent sans valeur.

Ça couvre un peu le domaine de la recherche des minéraux; malgré que ça couvre seulement leur commencement. Je pourrais encore vous en conter encore beaucoup plus que ça... côtes-à-queue d'guibou noir!

A peine 1% des prospecteurs ont fait fortune dans ce travail. Tout le monde sait que la crème du pays tombe dans les banques de pays extérieurs où le citoyen et le gouvernement ne reçoivent pas grands profits.

Ce que ça continue de coûter aux prospecteurs en misère, l'expérience et la souvenance d'un jour, ne sauraient en mesurer toute l'étendue.

Parfois l'on se perd dans les bois et l'on se retrouve. Parfois le soir on a des chansons de loups, bien souvent qui nous accompagnent à l'occasion.

Donc, j'ai beaucoup voyagé dans les bois et j'ai fait du prospectage à mon compte, en vivant avec le bois. La démarche la plus longue de toute ma vie, fut faite du vingt-neuf avril au deux novembre. J'ai couvert avec un ami Indien au-dessus de mille milles en forêt et par les cours d'eau. Sur les cours d'eau, on se servait de la couverture comme mât pour notre radeau, selon le côté, la vitesse et la puissance du vent.

En tous les cas, à vivre avec le bois, j'étais en meilleure condition que quand je suis parti. Ce qui m'a donné l'avantage de connaître les richesses naturelles d'un bout à l'autre du pays. Ça m'a permis aussi de faire la plus grande découverte de ma vie, celle de vivre parmi les Indiens, dont un surtout, un Ojibwé du nom de Dan Pine, qui est devenu par après mon frère de sang, et qui peut sûrement vous en conter des contes.

*M. Aldéma Lanthier, né en 1911,
Espanola, Ont.*

ANISHNABE CONTES OJIBWÉS

The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

COPIES

CHANGES

The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

ANISHNABÉ-ANISHABÉ

HOMME PARMI LES HOMMES

Il y a de cela plusieurs années, les OJIBWÉS vivaient une vie simple au rythme de la nature vierge. La nature était leur guide et leur maître.

KITISSIMS, «les parents», surveillaient de très près leurs enfants, afin qu'un jour, chacun devienne quelqu'un parmi la tribu.

En ce temps-là, on élevait les enfants de la façon la plus simple qui soit, selon leurs forces et leurs faiblesses. Jamais ils ne les soumettaient à la convoitise de quelques façons que ce soient, car ils ne voulaient pas qu'ils volent le bien d'autrui. KITISSIMS, «les parents», étaient responsables des faits et gestes de leurs enfants.

Ainsi se déroula l'enfance d'AMIK, «le castor», ce jeune OJIBWÉ. Fils unique, ses parents l'avaient ainsi surnommé à cause de sa vaillance et de sa dextérité dans les menus travaux. KITISSIMS, «ses parents», lui prodiguèrent tous les soins nécessaires à son épanouissement.

Ainsi grandit AMIK, «le castor», en force et en sagesse, par la caresse du vent et de la nature. Il devint un bon garçon et les MANITOS bienfaisants lui reconnurent un esprit d'un naturel droit et bon. Ils lui accordèrent le pouvoir de com-

muniquer avec les autres êtres de la nature, tels les pierres et les herbes, les plantes et les arbres. En plus les MANITOS bien-faisants lui donnèrent le pouvoir de parler le langage de ses semblables, les animaux et les humains. OJÉ-MAKWA, «la Grande Ourse», lui octroya le physique et NANABOJO, «fils et frère de l'esprit de l'Esprit,» lui accorda l'esprit.

Par la vie qu'il menait, AMIK renforça ce don d'établir des contacts avec toute chose du monde qui l'entourait. De jour en jour, d'année en année, selon ses mérites personnels, s'accroissait son pouvoir. Mais le temps n'était pas encore venu pour AMIK de faire sa vie dans le monde et de s'unir à lui.

Ainsi, AMIK, entra dans sa jeunesse avec la fougue du torrent et la droiture de l'arbre. Il était déjà en âge de chasser et son père lui fit un arc et des flèches. Très tôt, il devint un très bon tireur, et grâce à ses connaissances et à son flair, il fut en mesure de rapporter du gibier sauvage. Mais AMIK, «le castor», désirait beaucoup devenir quelqu'un d'estimé parmi sa tribu. Pour ce, il mettait à l'épreuve son corps et son esprit, de jour en jour, par l'observation et la pratique.

Ainsi, AMIK fut prêt à rencontrer l'amour. Un jour, au début de l'été, en allant chasser dans les bois, il rencontra KABEN-IKWÉ, «la fille plus que jolie», qui se promenait parmi les feuilles mortes. A ce moment-là, il ne savait pas qu'elle était ANIMIKWÉ, «la fille tonnerre-éclair», fille elle-même du tonnerre et de l'éclair dont elle avait la beauté. Son peuple vivait quelque part dans les rochers. Nous y reviendrons.

Ils se saluèrent, comme font tous les jeunes gens:
— ÂANIH! «salut», dit-il.

Il la regarda, la trouva belle et s'approcha d'elle. A tous les jours, il la rencontra ainsi, et de jour en jour, il s'approchait d'elle d'un peu plus près, toujours d'un peu plus près. Mais ces choses prennent du temps, ça n'arrive pas dans quelques heures, ni dans quelques jours. Ainsi l'amour est allié au temps, comme la fleur pousse selon son besoin.

Un mois se passa où il la vit parfois à la dérobée, se promenant parmi les arbres et les feuilles mortes, à la faveur d'un temps couvert. Il souhaitait vivement la revoir chaque fois, KABEN-IKWÉ, « la fille plus que jolie ».

Quelquefois il la rencontrait au hasard des bois dans des excursions de chasse. Et chaque fois son désir augmentait de plus en plus et après un certain temps ils s'approchèrent, se prirent les mains et s'embrassèrent. Tout l'été se passa ainsi et à l'automne elle partit avec ses parents vers le sud pour s'en revenir au printemps.

Il attendit son retour tout au long de l'hiver, qu'il passa à languir dans ses rêves et ses courses. Toute la neige, abondante cet hiver-là n'était rien comparé à la lourdeur de son attente.

Quand PÉTCHÉ, « le rouge-gorge », se montra au printemps, au premier bruit des sources dégelées, AMIK accourut vers leur lieu de rencontre et l'attendit. Il y retourna plusieurs fois, et un jour par temps couvert, il revit ANIMIKWÉ, « la fille tonnerre-éclair », derrière une colline où elle s'était cachée.

Ils commencèrent à parler de leur mariage, car ils s'aimaient suffisamment. Ils en parlèrent de plus en plus jusqu'au jour où ils décidèrent d'en avertir KITISSIMS, « les parents ».

Après un certain temps, ils se revirent de nouveau et AMIK lui demanda :

- As-tu parlé à tes parents de notre mariage? De ce qu'ils en pensaient? As-tu dit à ton père que tu m'as vu ici et que tu m'aimais?
- KAAH! « non », pas encore! répondit ANIMIKWE, « la fille tonnerre-éclair ».

Ainsi la sève de l'amour et du printemps coulait dans leurs veines.

Après quelque temps, ils se revirent de nouveau et encore une fois, AMIK lui demanda la même question :

— As-tu dit à tes parents que tu m'as vu ici et que tu m'aimais?

— KAAH! «non», pas encore! répondit ANIMIKWÉ, je le ferai cette fois-ci.

— Moi aussi je le ferai cette fois-ci, dit AMIK.

Donc, ils s'en retournèrent chacun chez soi pour en avertir leurs parents.

AMIK alla donc trouver ses parents et leurs déclara son amour pour ANIMIKWÉ. Il l'avait rencontrée dans les bois et désirait la marier.

— Mon gargon, lui répondirent ses parents, tu es assez vieux pour faire ce que tu veux, tu es d'âge pour te marier. Nous t'avons guidé jusqu'à maintenant et il t'appartient désormais de faire ton chemin.

Quand ANIMIKWÉ leur déclara son amour pour AMIK, ses parents lui répondirent la même chose:

«Tu es d'âge, maintenant, à prendre tes propres décisions. Libre à toi de te marier, mais auparavant nous aimerions rencontrer ton futur mari.»

Il s'agissait maintenant d'introduire AMIK, le jeune OJIBWÉ auprès des parents d'ANIMIKWÉ. Et pour cela, il y avait toute une procédure à suivre.

Tout d'abord, ANIMIKWÉ dirigea AMIK vers une caverne entourée de montagnes abruptes, de collines à demi-cachées, et de rochers à découvert.

Une entrée dans la caverne s'ouvrit soudain à leurs yeux et ils y pénétrèrent aussitôt. Une espèce de grande enceinte s'offrit à leur vue avec des corridors allant dans toutes les directions, du nord au sud. Ces bras de caverne allaient nord-ouest, sud-ouest, nord-est et sud-est. Un WINDIGO-NINNI, «un homme de caverne», leur apparut soudain et leur dit:

«Attendez, restez ici!»

Il faut dire qu'au printemps, l'intérieur de cette caverne abritait des oisillons-éclairs. Et pour ne pas endommager les

yeux du jeune OJIBWÉ, le WINDIGO-NINNI, dit aux oisillons-éclairs:

«N'ouvrez pas vos yeux, gardez-les fermés. Car vous savez que l'éclair qui sort de vos yeux peut endommager les yeux de ce garçon. Gardez vos yeux fermés, en tout temps, gardez vos yeux fermés, tant et aussi longtemps que je ne vous dirai pas de les ouvrir.

Ensuite, WINDIGO-NINNI, «l'homme des cavernes», dit au jeune OJIBWÉ, AMIK:

— Regarde droit devant toi, regarde devant toi aussi loin que tu peux voir dans cette direction.

Après un certain temps, cet homme disparut et AMIK se trouva entre les mains d'autres WINDIGO-NINNIS qui demandèrent:

«Que veux-tu?»

Mais ANIMIKWÉ, lui répondit à sa place:

— Où sont mes parents? le savez-vous? je voudrais leur présenter mon ami.

Ces WINDIGO-NINNIS disparurent à leur tour pour être remplacés par un autre homme des cavernes qui jeta un coup d'oeil furtif dans la salle et disparut aussi rapidement qu'il était venu.

Après son départ, les parents d'ANIMIKWÉ se présentèrent. Tous les quatre, les parents d'ANIMIKWÉ, elle et AMIK se dirigèrent par un souterrain vers une autre partie de la caverne.

C'était une très belle place sous terre dans la caverne, aux parois veinées de toutes sortes de minéraux très beaux, de l'or et surtout de l'argent. On aurait dit que les parois, découpées et travaillées finement par le temps, avaient été forgées par des mains d'hommes.

Les parents d'ANIMIKWÉ firent donc connaissance avec AMIK. Celui-ci après les présentations d'usage leur dit:

— Nous avons décidé de nous marier.

Le père d'ANIMIKWÉ se leva, se rassit et dit à sa fille:
— Un très bel homme, ma fille, tu as fait un bon choix. Ça ne pourrait être mieux. Nous allons l'aimer beaucoup, ta mère et moi, et nous allons en prendre grand soin.

Ainsi les choses se passèrent dignement selon l'usage et chacun s'en retourna chez soi.

C'était maintenant au tour d'AMIK de présenter ANIMIKWÉ, à ses parents. Et pour cela, il y avait toute une procédure à suivre.

Quand ANIMIKWÉ reconduisit AMIK de la caverne pour lui montrer la sortie, elle lui avait dit dans un des nombreux corridors:

«C'est ici que nous nous séparons et c'est ici que nous allons nous revoir bientôt. Je t'attendrai.»

Ils s'embrassèrent et il fit route seul pour une quinzaine de pieds. Il se retourna pour la voir une dernière fois, mais elle n'y était déjà plus.

Il s'en retourna donc chez lui pour annoncer à son père et à sa mère

— Mon amie, ANIMIKWÉ, va venir ici pour vous rencontrer.

— Oh! dirent-ils nous aimons cela, c'est très bien ainsi.

Quelques jours après, par temps couvert, AMIK se présenta à la caverne et ramena ANIMIKWÉ avec lui pour présenter la fille tonnerre-éclair à ses parents. Ceux-ci s'exclamèrent:

— Oh! KABEN-IKWÉ, «une fille plus que jolie», mon garçon!

Tu ne pouvais faire un meilleur choix. Nous sommes très satisfaits, nous allons l'aimer beaucoup, nous allons en prendre grand soin.

Après les présentations d'usage, AMIK reconduisit ANIMIKWÉ vers la caverne. Les deux amoureux marchaient main dans la main le long des fougères et le thé des bois. Ils se quittèrent dans la caverne dans un des nombreux corridors. Elle lui dit:

«Ici, nous devons nous quitter. Bientôt, en cet endroit tu auras rendez-vous avec des WINDIGO-NINNIS, «les hommes de la caverne». Mais nous nous verrons encore entretemps.»

Il fit quelques pas vers la sortie, se retourna mais elle avait déjà disparu.

Au bout d'un certain temps, ils se revirent de nouveau dans la grotte. L'évènement tant attendu approchait à grands pas et tout allait bien.

C'était maintenant au tour des KITISSIMS, «les parents» respectifs, de se rencontrer. Et pour cela, il y avait toute une procédure à suivre.

Les parents du jeune homme doivent d'abord rencontrer à la caverne les parents de la jeune fille.

Les parents d'AMIK s'amènent donc à la caverne avec leur fils. Là, les attendait en silence ANIMIKWÉ, «la fille tonnerre-éclair», dans un des corridors près de l'entrée de la caverne.

Tous étaient précédés par deux guides qui les conduisirent pour un bout de corridor, puis ils disparurent. Deux autres guides surgissent à leur tour qui les dirigent un peu plus loin.

L'un de ces guides est le gardien des oisillons-éclairs et leur répète continuellement:

«Attention! Attention! N'ouvrez pas vos yeux.»

Car leurs yeux en s'ouvrant lancent des éclairs et peuvent endommager les yeux des visiteurs. D'autant plus, qu'étant jeunes, ils sont très folichons.

Ainsi, KITISSIMS, «les parents» respectifs firent connaissance et tous furent satisfaits. Ils trouvèrent tous cela très bien.

— Très bon, très bon, dirent KITISSIMS, «les parents».

L'on décida donc de la date, du jour et du lieu. Le mariage aurait lieu à SAGUÉ-KHWI-OSSI, «au soleil levant», à l'intérieur même de la caverne où demeure ANIMIKWÉ. Chacun s'en retourna donc chez lui satisfait.

Enfin! le jour du mariage arriva, ce grand jour d'un rituel exquis à poursuivre tous les jours de la vie. Mais là encore, il y avait toute une procédure à suivre.

A SAGUÉ-KHWI-OSSI, «au soleil levant», ANIMIKWÉ, AMIK et ses parents se rassemblèrent dans une pièce de la caverne. Là, les attendaient des WINDIGO-NINNIS, habillés de costumes très beaux et très différents.

Tout dans cette pièce était différent, même la taille des personnes et la couleur des minéraux. Les parois de la caverne elles-mêmes reflétaient une lueur inaccoutumée.

Là, le groupe des WINDIGO-NINNIS, demanda aux deux jeunes amoureux:

— Etes-vous certains l'un de l'autre?

— KAHGATÉ, «oui», dirent-ils d'une seule et même voix.

— Etes-vous sûrs de votre décision?

— KAHGATÉ, KAHGATÉ, KAHGATÉ! dirent-ils d'une seule et même voix.

— Tout est bien ainsi! acquiescèrent les WINDIGO-NINNIS de ce premier groupe.

On fit donc entrer dans une autre salle adjacente, AMIK, ses parents et la jeune fille. Là encore, un autre groupe de WINDIGO-NINNIS, différents des premiers, les y attendaient. Ils posèrent les mêmes questions:

— Etes-vous satisfaits de votre décision?

— KAHGATÉ, «oui», nous le sommes, dirent-ils encore une fois d'une seule et même voix.

On les amena tous dans une autre salle un peu plus vaste où les attendait un WINDIGO-NINNI de haute taille, armé d'un immense couteau brillant comme un diamant. Près de lui, se tenait un autre WINDIGO-NINNI, de haute taille pareillement, armé d'une énorme massue.

Cette fois-ci, les deux WINDIGO-NINNIS s'adressèrent directement aux parents d'AMIK, le jeune OJIBWÉ:

— Etes-vous satisfaits de cette union?

— KAHGATÉ! dirent les parents d'AMIK.

Ces questions furent réitérées maintes et maintes fois jusqu'à la satisfaction mutuelle. Car il faut dire que tous les mots prononcés dans la caverne devaient refléter la vérité, la loyauté, la confiance; et cela d'une façon permanente.

De là, ANIMIKWÉ, AMIK et ses parents pénétrèrent dans une salle plus vaste encore que la précédente. C'était ici le lieu de cérémonie où ANIMIKWÉ et AMIK échangeront des paroles d'union et des paroles de promesses.

Ici, deux WINDIGO-NINNIS les attendaient, l'un était armé d'un couteau beaucoup plus étincelant que le premier. L'autre était armé d'une massue beaucoup plus lourde que la précédente.

Encore une fois, on leur demanda:

«Êtes-vous satisfaits? Êtes-vous certains que tout est selon vos désirs?»

— KAHGATÉ! fut la réponse d'ANIMIKWÉ et d'AMIK.

Dans le centre de cette vaste salle émergeait une espèce de table en marbre fort belle, ornée de jade, incrustée d'or et de pierres précieuses. Cette caverne avait l'éclat et la beauté de l'éclair. L'homme à la massue sauta soudainement sur la table de marbre et dit:

— Ceci est ma dernière parole; êtes-vous satisfaits?

— KAHGATÉ, KAHGATÉ, KAHGATÉ! fut la réponse d'une seule et même voix de la part d'ANIMIKWÉ et d'AMIK.

Aussitôt, prompt comme l'éclair, l'homme à la massue se dirigea vers AMIK et pan! lui asséna un coup terrible sur le crâne. AMIK tomba raide sur le sol de tout son long. Alors l'autre, l'homme au couteau se dirigea vers lui et prestement le hacha en petits morceaux, la peau et les os, avec tout le reste, dans une mare de sang.

Après ce rite sanglant, les deux WINDIGO-NINNIS s'adressèrent aux parents d'AMIK et leurs dirent:

— Très, très bon mariage! impossible de trouver mieux! très, très bien!

Ceux-ci, horrifiés, n'en croyaient pas leurs yeux et gelèrent d'effroi sur place. Vous en feriez autant et moi aussi. Stupéfaits, ceux-ci fixèrent des yeux le lieu où quelques instants auparavant se tenait leur fils vivant pour la dernière fois.

Juste à ce moment, s'amènèrent les parents d'ANIMIKWÉ.

Les deux WINDIGO-NINNIS, l'un à la massue et l'autre au couteau, s'empressèrent de consoler les parents d'AMIK.

— N'ayez crainte. Maintenant, vous allez voir votre fils.

Ils répliquèrent:

«Comment cela est-il possible? Avons-nous rêvé? Il est tout coupé en petits morceaux...»

Tout le monde fut convié dans une autre salle. A la surprise des parents d'AMIK, celui-ci était bien vivant et était dorénavant marié à «la fille tonnerre-éclair», ANIMIKWÉ.

Tous en profitèrent pour piquer un brin de jasette. A travers le brouhaha des paroles, l'on exprima des vœux de bonheur. L'on échangea des impressions mutuelles, et l'on parla de la façon dont AMIK vivrait désormais avec son épouse, ANIMIKWÉ.

Alors les WINDIGO-NINNIS s'adressèrent aux KITISSIMS d'AMIK:

— Vous verrez votre fils chaque fois que vous le voudrez. Vous pourrez le voir n'importe où, n'importe quand, à partir de cette caverne, pour voir comment il fait sa vie. Soyez assurés qu'il sera traité avec grand soin et avec tous les égards possibles et jamais il ne mourra.

Ainsi, ANIMIKWÉ, «la fille tonnerre-éclair» et AMIK, «le castor», vécurent depuis ce temps une vie de bonheur et de paix.

*M. Dan Pine, né en 1900,
Réserve Garden River, Ont.*

LE TRAPPEUR DE BATCHAWANA¹

Il était une fois un trappeur qui vivait dans les environs de BATCHAWANA. Oh! il y a de cela, très, très longtemps.

A tous les étés, il montait dans les bois afin de préparer sa tournée de trappage. Il devait coucher trois nuits dans les bois avant de se rendre où il devait trapper. Ainsi, il lui fallait mesurer sa provision de nourriture et s'assurer de l'état de tout l'équipement disponible. Il devait aussi pour ce trajet se bâtir quelques abris de passage le long de sa route.

Cet été-là, il fit un voyage pour savoir comment loin il irait, et par la même occasion se construire ses abris de passage faits de rondins, de cèdre et d'écorce de bouleaux. Il voulut s'assurer aussi qu'il aurait du bois sec lorsqu'il monterait trapper à l'automne.

Mais malgré tous ces préparatifs, il ne ramena cet hiver-là, que quelques pelleteries de la tournée de ses pièges. Les DASSÔNAGANS, les «trappes», étaient presque toutes intactes. Malgré toutes ses précautions, il n'avait sur son dos que quelques peaux à ramener. Il était fort dépité et ne savait à quoi attribuer cette infortune.

1. BATCHAWANA: rivière vive à ras de roches, parfois profonde sur les bords.

Sur le chemin du retour, juste avant la brunante, au premier abri de passage, il rencontra PAGWOSH-NINNI, qui était un lutin ermite.

Malgré sa petite taille, PAGWOSH-NINNI, «le lutin ermite», avait de gros membres et une grosse tête. Il portait un fusil en bandoulière qui était aussi très gros et plus long que lui. C'était une espèce de mousquet qu'il devait allumer avec une pierre à feu.

Comme PAGWOSH-NINNI manquait de poudre et de tabac depuis longtemps, il s'approcha du trappeur dès qu'il le vit. Selon l'usage, le trappeur se garda bien de le questionner sur quoi que ce soit.

D'abord, PAGWOSH-NINNI, lui tendit son mousquet qui était aussi lourd qu'un arrache-clou. Ce mousquet avait le pouvoir, avec un seul grain de plomb, de tuer n'importe quelle sorte d'animal à cent lieues à la ronde.

Le trappeur comprit à ce geste qu'il désirait de la poudre à fusil. Il lui donna la moitié contenue dans son cornet à poudre:

PAGWOSH-NINNI le remercia chaleureusement. Puis il tira de ses goussets ASSINIOPWÂGAN, «une pipe de pierre», très grosse, aussi noire que le charbon, plus dure que le roc et plus lourde que la glaise.

Il faut dire que les OJIBWÉS de ce temps-là ne fumaient qu'à l'occasion d'une rencontre ou d'un événement exceptionnel. Parfois tout simplement, pour se montrer affable; aussi le trappeur s'étonna à la vue d'ASSINIOPWÂGAN, «la pipe de pierre», qui était vide:

«Tu n'as donc plus de tabac?»

— Non, répondit le petit homme.

— Bien, moi je vais t'en donner, car je n'en fume que très peu. Je n'en fumerai qu'une fois ou deux jusqu'à mon retour.

PAGWOSH-NINNI, le remercia de nouveau chaleureusement. Le trappeur lui dit:

«Je dois partir maintenant, car il me reste un bon bout de chemin à faire.»

Mais PAGWOSH-NINNI l'interpella:

— Eh! là! un instant!

De nouveau, le trappeur s'arrêta et le regarda. Le petit homme s'approcha de lui. Il était d'usage en ce temps que certains présents témoignent de certaines paroles. Ainsi PAGWOSH-NINNI lui dit:

«J'ai quelque chose à te donner pour ta bonté à mon égard. Tu m'as donné de la poudre à fusil... désormais, jamais plus tu n'iras vers DASSÔNAGANS, «les trappes», sans y trouver quelque chose. A chaque DASSÔNAGAN que tu mettras, tu prendras chaque fois quelque chose selon ton désir. Que ce soit AMIK, «le castor», SHAGWISH, «le vison», ou WABUS, «le lapin», en somme de tout ce que tu voudras.»

Le trappeur regarda autour de lui pour prendre l'objet qui allait avec ces paroles, mais il ne vit rien.

— Non, reprit PAGWOSH-NINNI. C'est cela ton présent. Crois-en ma parole.

En ce temps-là, il faut dire que la parole d'un homme était sacrée. Car c'était bien souvent une question de vie ou de mort concernant la survie en forêt.

Comme le trappeur avait l'habitude, après la ronde de ses trappes, de se rendre à BATCHAWANA, il en fit part à PAGWOSH-NINNI. Le trappeur allait de nouveau partir, quand de nouveau PAGWOSH-NINNI reprit la parole:

— Maintenant, en échange du tabac, écoute-moi. Je vais te dire où et comment te diriger. Tu n'auras qu'à le faire chaque fois que tu le voudras. Regarde au travers de ce boisé, entres-y, tu y verras ton second présent.

A peine le trappeur se mit-il à suivre les directives de PAGWOSH-NINNI, qu'il se retrouva aussitôt chez lui comme par enchantement. Le temps de le dire et il se rendait désormais où il voulait. C'était le deuxième présent de PAGWOSH-NINNI.

Et il se rappela soudain ces paroles du petit homme, juste avant de partir:

— Dorénavant, tu n'auras qu'à désirer où tu veux aller et à l'instant même tu y seras.

En étant bon aux autres et en disant la vérité, c'est ainsi que le trappeur fut récompensé par PAGWOSH-NINNI. Ainsi va la chanson:

Aussi longtemps
que l'herbe qui pousse
sera verte,
ainsi, tôt ou tard
tu auras ce que tu veux,
à la suite d'un long voyage.

*M. Dan Pine, né en 1900
Réserve Garden River, Ont.*

NIGIGONS ET MIGISI

LA JEUNE LOUTRE ET L'AIGLE

Vous savez comment MIGISI, «l'aigle», s'y prend pour attraper le poisson?

Très haut dans le ciel, il tourne en cercles les ailes déployées, sans bouger, et il attend dans cette posture. Ayant une vue très perçante, il l'aperçoit, il descend de plus en plus bas, comme pour hypnotiser le poisson... et hop! il l'attrape dans ses serres.

Depuis longtemps, la mère d'un jeune garçon, nommé NIGIGONS, lui répétait:

«Un jour, tu verras quelque chose que personne n'a jamais vu.»

Nous croyons que la nature est le meilleur des guides, et encore une fois NIGIGONS, «la jeune loutre», reconnut la sagesse de cette croyance. Ainsi, par exemple, si PÉTCHÉ, «le rouge-gorge», chante au printemps, c'est de bon ou de mauvais augure selon l'oreille de celui qui l'écoute. S'il croit entendre une chanson gaie, ainsi son année sera bonne, s'il entend un air triste, son année risque d'être mauvaise. Voilà la mission de PÉTCHÉ, «le rouge-gorge», au printemps dans les bois.

Cette année-là, PÉTCHÉ, «le rouge-gorge», et les MANITOS bienfaisants avaient été favorables au jeune garçon nommé NIGIGONS, «la jeune loutre», par ses parents.

Par un matin d'hiver, le jeune garçon, nommé NIGIGONS, s'en fut à la pêche sous la glace.

Le froid était intense, aussi avait-il mis ses MAKISSINS en peau d'esturgeon qui préserve de l'eau. NIGIGONS lança son harpon sous la glace et reçut un choc violent au poignet.

NIGIGONS se rappela derechef les paroles de sa mère: «N'arrête pas d'harponner, car un jour, tu attraperas quelque chose que tu n'oublieras jamais et qui n'arrivera jamais plus.» Elle avait eu comme une prémonition.

NIGIGONS était un jeune garçon très brave. Aussi voulut-il en savoir davantage. Il tira OSKWAN, «du coude», et KITCHININDJ, «d'une main ferme».

«Waugh!» se dit-il en jetant la couverture qui lui couvrait les épaules. Il déroula de la corde, la tira un peu vers lui, la déroula encore et de nouveau la tira vers lui afin de ne pas la briser.

La lutte fut dure et longue. Soudain, il retira des eaux glacées un énorme NAMÊ, «un esturgeon», de six à sept pieds de longueur qu'il tua net, d'un coup de hache sur le crâne. Il se rappela les paroles de sa mère, car il vit sur le dos de NAMÊ, «l'esturgeon», MIGISI, «l'aigle» dont les serres étaient enfouies profondément dans la peau coriace.

Sans doute, en plongeant durant l'été, l'aigle avait rivé ses serres trop profondément dans la peau de l'esturgeon qui, en se débattant, l'entraîna au fond de l'eau et le noya.

Très fier, le jeune garçon hissa sur son traîneau l'esturgeon, porteur d'aigle, qu'il couvrit d'une peau d'ours et se dirigea vers sa demeure.

De retour à la maison, NIGIGONS, «la jeune loutre», s'empressa de dire à sa mère:

«Vous avez eu raison, j'ai vu quelque chose que personne n'a jamais vu.»

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Venez avec moi dehors, car vous aussi vous verrez quelque chose que vous n'avez jamais vu.

NIGIGONS souleva la peau d'ours et lui montra un aigle immense fixé sur le dos de l'esturgeon. Bientôt, la nouvelle se répandit à travers le village que NIGIGONS avait attrapé quelque chose que personne n'avait jamais vu et ne verrait sans doute jamais plus.

KITISSIMS, «les parents», en étaient très fiers, ainsi que tout le village qui s'empressa d'accourir pour venir voir. On le fêta pendant plusieurs jours et dans les longues soirées d'hiver l'on se conta ce fait inouï lors des veillées autour du feu.

*M. Dan Pine, né en 1900,
Réserve Garden River, Ont.*

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the origin of life. It is shown that the problem is one of the most important and most difficult in the history of science. The author discusses the various theories of the origin of life, from the spontaneous generation theory to the modern theory of the origin of life from non-living matter. The author concludes that the modern theory is the most plausible and most probable.

2. The second part of the paper is devoted to a detailed discussion of the modern theory of the origin of life. The author discusses the various stages of the origin of life, from the formation of the first organic molecules to the formation of the first living organisms. The author concludes that the modern theory is the most plausible and most probable.

3. The third part of the paper is devoted to a detailed discussion of the modern theory of the origin of life. The author discusses the various stages of the origin of life, from the formation of the first organic molecules to the formation of the first living organisms. The author concludes that the modern theory is the most plausible and most probable.

4. The fourth part of the paper is devoted to a detailed discussion of the modern theory of the origin of life. The author discusses the various stages of the origin of life, from the formation of the first organic molecules to the formation of the first living organisms. The author concludes that the modern theory is the most plausible and most probable.

5. The fifth part of the paper is devoted to a detailed discussion of the modern theory of the origin of life. The author discusses the various stages of the origin of life, from the formation of the first organic molecules to the formation of the first living organisms. The author concludes that the modern theory is the most plausible and most probable.

NAH-HÉ-SHÉ CONTRE NAH-HA-BÉ

*CELUI À L'OREILLE FINE
CONTRE CELUI AUX YEUX PERÇANTS*

Il y a de cela plusieurs années, dans la nation OJIBWÉE, tout évènement se déroulait au sein de la famille. Toute entreprise ou incident passait par la famille. Ainsi en était-il de la naissance, du mariage et de la mort.

NAH-HÉ-SHÉ, «celui à l'oreille fine», était un jeune homme qui voulait devenir quelqu'un et marier la plus belle fille de la nation. Elle était une princesse et se nommait MANIWANG, «celle qui apporte autant que la nature».

Pour cela, il devait la conquérir par une série d'épreuves qui se terminait en compétition finale. Dès son jeune âge, il avait été préparé en vue d'une épreuve de ce genre par un entraîneur nommé spécialement à cet effet. Un entraîneur de cette nature se nomme WIN-KIKINOAMAGÉ et est doué de beaucoup de perception et de compréhension.

A proximité, dans une autre partie de la nation, se trouvait NAH-HA-BÉ, «celui aux yeux perçants», un jeune homme qui deviendrait son rival. Lui aussi avait son WIN-KIKINOAMAGÉ, «son entraîneur», qui le préparait également

à une compétition de ce genre. Son entraîneur était un homme aussi sage et clairvoyant que celui de NAH-HA-BÉ.

Donc, tous les deux, NAH-HÉ-SHÉ ainsi que NAH-HA-BÉ désiraient se signaler par une épreuve quelconque et marier MANIWANG, la plus belle fille de la nation, portant bien son nom, «celle qui apporte autant que la nature».

D'un côté comme de l'autre, on commença les préparatifs d'entraînement par une série d'épreuves afin de forger leur caractère respectif pour le très rude concours qui s'annonçait.

Or l'entraînement commença et les WIN-KIKINOAMAGÉS respectifs leur montrèrent comment devenir aussi rudes qu'habiles, conciliant l'endurance à la perspicacité.

D'une part, le WIN-KIKINOAMAGÉ, «l'entraîneur» de NAH-HÉ-SHÉ, «celui à l'oreille fine», lui montra d'abord à développer son odorat. Au bout d'un certain temps, NAH-HÉ-SHÉ pouvait flairer à la ronde tout ce qui s'approchait de loin. Ensuite par des exercices appropriés, son entraîneur lui fit développer l'ouïe. Après un certain temps, son oreille devint si fine qu'il pouvait même entendre l'herbe pousser.

D'autre part, l'entraîneur de NAH-HA-BÉ, «celui aux yeux perçants», enseigna à son protégé comment avoir les yeux très perçants. Il lui donna une nourriture spéciale afin que ses yeux deviennent de plus en plus perçants. Ainsi de jour en jour, ses yeux voyaient de plus en plus loin et ce jusqu'à une distance de 500 pieds. A cet effet aussi, il lui fit laver les yeux avec des herbes spéciales.

Dans un lieu calme et détendu, il le fit se fortifier avec de la nourriture et des exercices appropriés. Il sut lui choisir le meilleur tireur de la région. Celui-ci l'entraîna si bien que NAH-HA-BÉ, pouvait frapper même un cheveu à une grande distance.

Ainsi chacun des entraîneurs entraîna son protégé de part et d'autre, afin qu'il puisse conquérir la main de MANIWANG.

Enfin, le jour de la compétition arriva. Le meneur de la compétition s'enquit auprès de NAH-HÉ-SHÉ ainsi que de NAH-HA-BÉ:

— Etes-vous prêts?

— KAHGATÉ, «oui», dirent-ils

Le meneur du jeu prit de nouveau la parole:

«Comme première épreuve vous devez vous rendre d'ici, du bord des grands lacs, jusqu'aux prairies. Rendu là, chacun de vous devra se capturer un cheval sans se faire prendre par les tribus des plaines.

Vous devez vous assurer aussi que votre cheval soit en bonne forme, rapide comme l'éclair et facile à manoeuvrer. Vous devez en plus vous assurer que votre cheval ne tombe en leurs mains, eux qui sont rusés et maîtres dans l'art de capturer les chevaux. De plus, vous devez passer inaperçus parmi eux, car votre vie peut en dépendre.

Comme deuxième épreuve, une fois votre cheval capturé vous devez vous rendre jusqu'aux montagnes où la glace est éternelle, c'est-à-dire les Montagnes Rocheuses.

Vous devez être de retour d'ici un an; à l'âge où vous serez homme, tel que fixé par la nature. Tous les trucs d'adresse, de ruse et d'habileté vous sont permis, mais ni l'un, ni l'autre, ne devez vous donner la mort.

Tout le long du parcours de la compétition seront placés des observateurs, les uns pour guetter chacun de vos gestes, les autres pour vous ralentir, vous faire perdre du temps et si possible vous arrêter.

Si vous n'êtes pas de retour après un an, au jour fixé, vous risquez de perdre la course tous les deux. Mais à l'occasion seulement, il sera permis à votre entraîneur respectif de vous aider en passant. Que les MANITOS bienfaisants vous accompagnent.»

Ainsi, NAN-HÉ-SHÉ, «à l'oreille fine» et NAN-HA-BÉ, «aux yeux perçants», chacun de son côté se dirigea vers les

prairies. Ils partirent du bord des grands lacs, WÂBAN, «à la barre du jour», chacun à pied pour se capturer un cheval dans les prairies.

Ils partirent au temps des glaces et des neiges pour être dans les prairies au printemps. Ils devront être de retour au temps des moissons et des fêtes à la fin de l'été.

Rendu aux prairies, NAH-HÉ-SHÉ rencontra son premier obstacle, ainsi que NAH-HA-BÉ.

Le groupe d'observateurs les attendaient aux prairies. Ils essayeront de les endormir l'un et l'autre, très longtemps au moyen d'une petite boule de suif placée sous leur tête durant leur sommeil. Ces endormeurs essayeront ainsi de leur faire perdre du temps au centre des prairies, au moment où ils seront très fatigués et harassés par la chaleur nouvelle du printemps.

Mais l'un et l'autre surmontèrent l'obstacle et voici comment.

Jusqu'à date, NAH-HA-BÉ, «aux yeux perçants», menait la course avec NAH-HÉ-SHÉ, «à l'oreille fine», pas très loin derrière lui.

NAH-HÉ-SHÉ, derrière NAH-HA-BÉ, s'arrêta soudain! Il garda son souffle et silencieux colla son oreille sur le sol. Il put entendre NAH-HA-BÉ qui courait tout près de là. Mais chose étrange, une minute après, il ne l'entendait plus courir. Collant de nouveau son oreille au sol, il entendit qu'il se couchait sur le sol pour s'endormir.

NAH-HA-BÉ dormit toute une nuit et tout un jour, alors que NAH-HÉ-SHÉ tout fier poursuivait sa course. L'entraîneur de NAH-HA-BÉ cependant s'inquiétait. Quelque chose n'allait pas. Il fit donc appel au meilleur tireur de la région pour déloger sous la tête de NAH-HA-BÉ cette petite boule de suif. Celui-ci d'un seul coup de fusil la délogea, ce qui réveilla du même coup NAH-HA-BÉ et il se remit aussitôt dans la course.

NAH-HÉ-SHÉ, constatant que les endormeurs avaient attrapés NAH-HA-BÉ, se méfia et se tint sur ses gardes tout au long des prairies. Comme il avait aussi le nez très fin, il pouvait flairer une boule de suif à cent lieues à la ronde. Ainsi, il surmonta ce premier obstacle.

L'épreuve des plaines tirait à sa fin, c'était la première épreuve et chacun la surmonta, avec NAH-HÉ-SHÉ qui avait pris les devants et NAH-HA-BÉ derrière lui à sa poursuite. Comme ils étaient arrivés au but de la première étape, la tâche et le pouvoir des entraîneurs étaient terminés. C'était maintenant chacun pour soi, avec de part et d'autre maints conseils des WIN-KIKINOAMAGÉS, «leurs entraîneurs», sur la meilleure façon pour terminer la course.

Quelque part, en passant par les prairies, chacun sut se capturer un cheval à la faveur de la nuit.

Ainsi, il restait le deuxième obstacle à vaincre, celui de monter jusqu'aux sommets des Montagnes où la glace est éternelle, c'est-à-dire, les Montagnes Rocheuses.

Chacun d'eux après s'être capturé un cheval, alla voir AWISHTOIA, «celui qui ferre les chevaux». Contrairement aux conseils donnés par leurs entraîneurs respectifs, chacun fit ferrer son cheval avec des fers ordinaires.

A peine les chevaux furent-ils ferrés, que tous les deux s'essayèrent à gravir ces montagnes de glaces et de roches.

— Pas des fers ordinaires à vos chevaux! leur avaient dit leurs entraîneurs.

Mais ni l'un, ni l'autre n'avaient écouté les conseils de l'entraîneur.

Ils montèrent quelque peu parmi les rochers, mais la pente était fort glissante, et les fers s'échauffèrent et s'usèrent tellement qu'ils descendirent d'un seul souffle tout au long de la montagne jusqu'en bas. Ainsi, l'un et l'autre avaient perdu un temps précieux.

NAH-HÉ-SHÉ décida de s'essayer de nouveau et pour la deuxième fois alla voir AWISHTOIA, «celui qui ferre les chevaux». Cette fois, il fit poser à son cheval des fers de cuivre et aussitôt se lança à l'assaut des montagnes où la glace est éternelle.

Il commença à gravir quelque peu les flancs de la montagne, mais le cuivre était trop mou et les fers s'empêtrèrent dans les cailloux, la rocaille et la glace. Il perdit là tellement de temps à chevaucher la falaise par devant et par derrière qu'il finit par perdre la course.

NAH-HA-BÉ lui aussi alla voir AWISHTOIA pour s'essayer à nouveau. Il eut la brillante idée de faire ferrer son cheval avec des fers magnétiques.

Aussitôt, il se lança à l'assaut des Montagnes où la glace est éternelle.

Comme il y avait du fer sous la montagne il put l'escalader pour un bout de chemin. Mais soudain les champs magnétiques le retinrent par devant et par derrière. Il perdit ainsi un temps tellement précieux que lui aussi finit par perdre la course.

Le tireur revint donc porter la nouvelle. Tous les deux avaient perdu la course, l'un parce qu'il avait des fers trop mous et l'autre, parce qu'il avait des fers trop durs. De sorte que ni l'un ni l'autre n'eut la main de la princesse MANIWANG, «celle qui apporte autant que la nature.»

*M. Dan Pine, né en 1900,
Réserve Garden River, Ont.*

TIBIKI- GISSIS SKOG AKKI

DE L'ASTRE DE LA NUIT JUSQU'À LA TERRE

D'après moi, les OJIBWÉS viennent de la lune. Oh! il y a de cela très, très longtemps! Alors que la terre était encore dans sa plus tendre enfance, que les étoiles venaient de naître.

A ce moment-là, les OJIBWÉS demeuraient sur la lune. Un jour, SHKOUDINS-NAHBE-PIJIKI, «Boeuf de feu», leur chef, constata que TIBIKI-GISSIS, «la lune», était surpeuplée et que son peuple crevait de faim.

Il convoqua le conseil pour lui faire part de la chose, mais personne ne put lui offrir de solution.

Alors, SHKOUDINS-NAHBÉ-PIJINI, «Boeuf de feu», leur chef, passa des jours et des jours à jongler où il pourrait placer son peuple. Il invoqua, jour et nuit, les MANITOS bienfaisants de l'éclairer.

Quelques jours après, en marchant sur la lune, une idée lui vint. Il regarda au loin dans l'espace, tout au loin vers AKKI, «la terre». Comme il avait des yeux très perçants, il vit qu'elle comportait de grands espaces vierges. De nouveau, SHKOUDINS-NAHBÉ-PIJIKI, «Boeuf de feu», leur chef, se

mit à jongler. Il lui fallait trouver un moyen de descendre son peuple vers la terre. Mais comment?

Il convoqua de nouveau le conseil pour lui demander son avis, mais personne ne sut lui répondre.

Un jour, en marchant, l'idée lui vint. Il alla voir ASSABIKESHI, «l'araignée», pour lui demander de tisser un fil jusqu'à la terre; car vous savez que l'araignée ne manque jamais de fil.

ASSABIKESHI, «l'araignée», était énorme, avec des poils tous velus et elle était aussi grosse que MAKWA, «l'ours».

ASSABIKESHI, «l'araignée», fut d'accord. Elle tissa d'abord un premier fil qu'elle lança à travers l'espace vers AKKI. Puis, au fur et à mesure qu'elle tissait sa toile, chacun des OJIBWÉS s'y suspendit et se rendit ainsi jusqu'à la terre. Plus elle tissait et plus nombreux étaient les OJIBWÉS qui prirent cette route de l'espace vers la terre. Et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Quand ils furent rendus sur terre, ils s'aperçurent que AKKI, «la terre» était stérile, rien n'y poussait.

Or, vous savez que la plante des pieds est un fertilisant pour le sol. Or, les OJIBWÉS étaient tellement contents d'avoir réussi à parvenir jusqu'à la terre, qu'ils se mirent à courir partout sur AKKI.

De sorte qu'ils firent pousser d'abord du lichen, puis de la mousse, puis des herbes et finalement toutes sortes de verdure. Après un certain temps, d'autres plantes et des fleurs poussèrent et puis des arbres et bientôt des forêts entières se mirent à pousser partout où ils passaient.

Ils remercièrent les MANITOS bienfaisants et c'est depuis ce temps que la nature est leur alliée.

*M. Fred Pine, né en 1897,
Réserve Garden River, Ont.*

LEXIQUE DES MOTS OJIBWES

ÂANIH	Salut !
AKKI	la terre, le sol
AMIK	le castor
ANIMIKWÉ	la fille tonnerre-éclair
ANISHNABÉ	homme
ASSABIKESHI	l'araignée
ASSINIOPWÂGAN	une pipe de pierre
AWISHTOIA	celui qui ferre les chevaux
BATCHAWANA	rivière vive à ras de roche parfois profonde sur les bords
DASSÔNAGANS	les trappes, les pièges
KAAH	non

KABEN-IKWÉ	la fille plus que jolie
KAHGATÉ	oui
KITCHININDJ	à la main ferme
KITISSIMS	les parents
MAKWA	l'ours
MAKISSINS	les mocassins
MANITOS	les esprits
MANIWANG	celle qui apporte autant que la nature
MIGISI	l'aigle
NAH-HA-BÉ	celui aux yeux perçants
NAH-HÉ-SHÉ	celui à l'oreille fine
NAMÊ	l'esturgeon
NANABOJO	fil et frère de l'esprit de l'Esprit
NIGIGONS	la jeune loutre
OJÉ-MAKWA	la grande ourse
OSKWAN	le coude
PAGWOSH-NINNI	le lutin ermite
PÉTCHÉ	le rouge-gorge
SAGUÉ-KHWI-OSSI	au soleil levant
SHAGWISH	le vison
SHKOUDINS NAHBÉ- PIJIKI	le chef Boeuf-de-feu
SKOG	de... jusqu'à...
TIBIKI-GISSIS	l'astre de la nuit, la lune

WÂBAN	à la barre du jour
WABUS	le lapin
WINDIGO-NINNI	l'homme des cavernes
WIN-KIKINOAMAGÉ	l'entraîneur



TABLE DES MATIÈRES

Préface à la mode d'autrefois	7
-------------------------------------	---

CONTES QUÉBÉCOIS

1 - La complainte d'un vieux garçon	
<i>P. St-Amour</i>	15
2 - Au fil de l'os	
<i>P. St-Amour</i>	19
3 - La princesse belle comme le jour	
<i>H. Latour</i>	23
4 - Les boeufs à cornes d'or	
<i>Mme M. Vincent</i>	31
5 - Conte de Laramée	
<i>Mme E. Leclair</i>	41
6 - Le conte de Richard	
<i>Mme E. Leclair</i>	49
7 - Le gros serpent vert	
<i>Mme E. Leclair</i>	55

8 - Le canot du Nord	
<i>Mme E. Leclair</i>	61
9 - Corne-en-cul	
<i>Mme E. Leclair</i>	69
10 - Propos d'un prospecteur	
<i>A. Lanthier</i>	79

CONTES OJIBWÉS

11 - Anishnabé-Anishabé	
<i>Dan Pine</i>	89
12 - Le trappeur de Batchawana	
<i>Dan Pine</i>	99
13 - Nigigons et Migisi	
<i>Dan Pine</i>	103
14 - Nah-hé-shé contre Nah-ha-bé	
<i>Dan Pine</i>	107
15 - Tibiki-gissis skog akki	
<i>Fred Pine</i>	113
16 - Lexique des mots ojibwés	115

DU MÊME AUTEUR

Rafales de braise, poèmes,
Ed. ATYS, Montréal, 1965.

Ailleurs en ce monde, conte,
Ed. de L'ARC, Québec, 1966.

Charivari des rues, poèmes,
Ed. ATYS, Montréal, 1970.

KABIR-KOUBA, rivière aux mille détours, poèmes,
Ed. ATYS, Montréal, 1971.

À PARAÎTRE:

Contes de la Lièvre, (contes québécois.)

THE HISTORY OF THE

REPUBLIC OF THE UNITED STATES OF AMERICA

FROM THE FOUNDATION OF THE COLONIES TO THE PRESENT

BY JAMES M. SMITH

VOLUME I. FROM THE FOUNDATION OF THE COLONIES TO 1776

NEW YORK: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

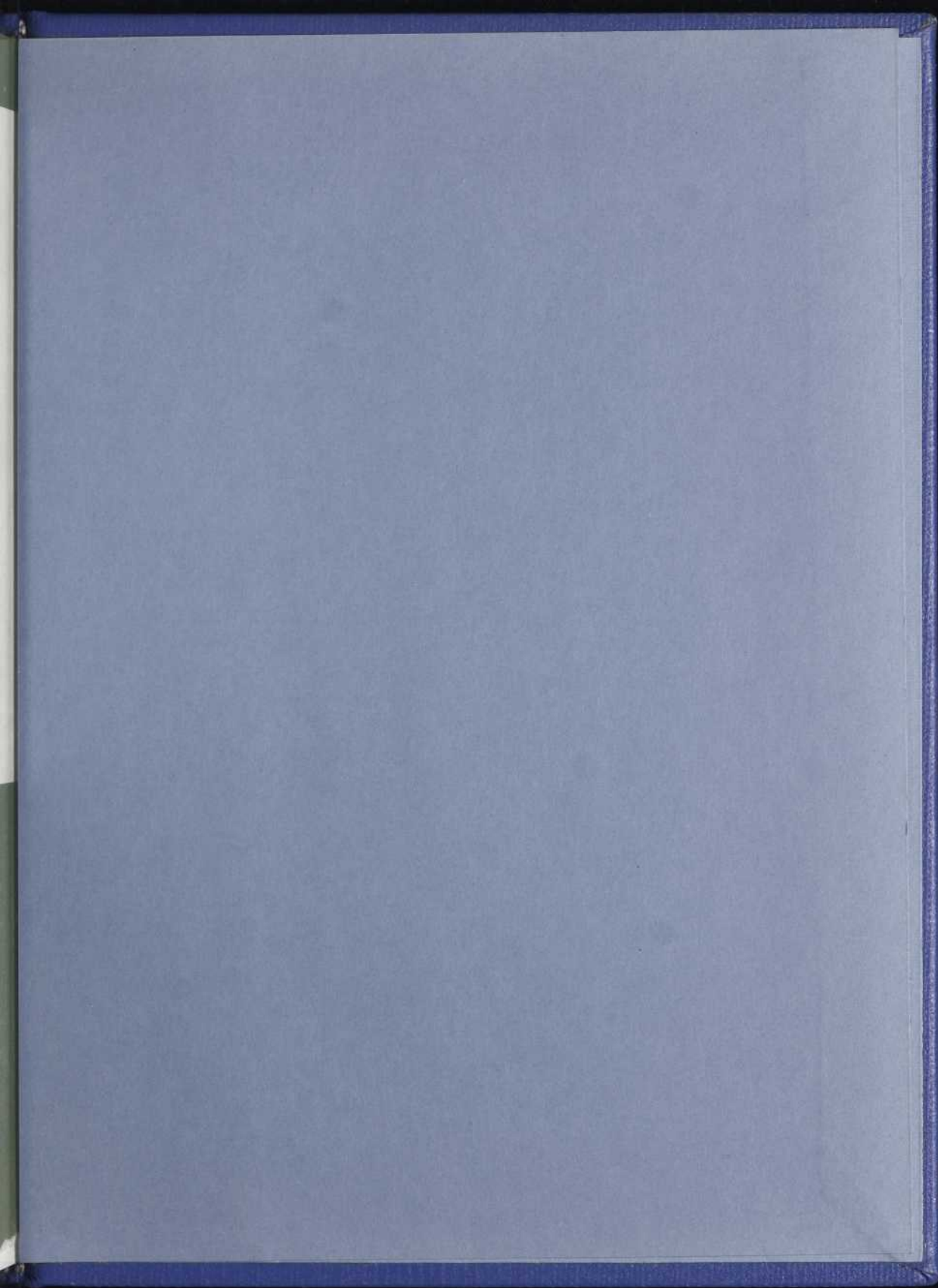
ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

ALBANY: THE UNIVERSITY OF THE STATE OF NEW YORK PRESS, 1910

*Achevé d'imprimer
par les travailleurs de l'imprimerie
Les Editions Murquis Ltée de Montmagny,
le trente novembre mil neuf cent soixante-treize,
pour Les Editions Leméac.*

**COLLECTION
NI-T'CHAWAMA
MON AMI MON FRÈRE**

LEMÉAC



BNQ



000 340 149